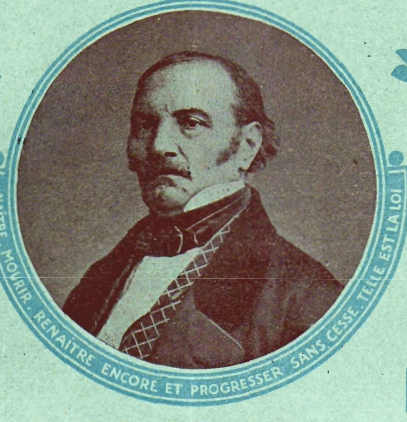
56e ANNÉE — MAI 1913

# LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC




## JOURNAL
## D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES
ET
## SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

*Paraît le 15* — SOMMAIRE — *le Numéro f.*


| | Pages |
|---|---|
| La Religion de l'Evolutionnisme | 297 |
| Terre et Ciel, JEAN REYNAUD | 315 |
| Entente cordiale des peuples par la prière. STELLA | 318 |
| Peut-être, DUBOIS DE MONTREYNAUD | 320 |
| Les âmes réconciliées, avant-propos par HENRI BRUN | 322 |
| La Société du Mesmérisme de Paris, ROUXEL | 335 |
| La Quintessence de la doctrine catholique, HENRI CONSTANT | 342 |
| Au bord de l'eau, ED. SCHEFFER | 341 |
| Sonnet à la mort, DIDIER DELAUNAY | 345 |
| Congrès de Psychologie, P. BODIER | 345 |
| Echos de l'Au-delà | 350 |
| La Maison hantée de Rennes | 352 |
| Fantôme Napolitain, BOYER REBIAS | 354 |
| Un livre nouveau, M. BENOIT-ROBIN | 358 |
| Le Syndicat des pauvres | 359 |
| Revue des journaux | 361 |
| Rayons V, Commandant DARGET | 365 |
| Pour la Revue spirite, pour le Spiritisme | 367 |
| Pensée du mois de juin | 367 |


BUREAUX : 42, Rue Saint Jacques, PRÈS LA SORBONNE & LE COLLÈGE DE FRANCE — PARIS

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
Copyright by Germain, 1913

# LA REVUE SPIRITE

Chaque numéro **mensuel**, in-8° jésus, comprend 64 pages de texte et des pages d'annonces réservées aux ouvrages les plus recommandés. Les lecteurs y trouveront une suite d'articles philosophiques et moraux; des études et conférences, des nouvelles et actualités, et des comptes rendus détaillés de tous les phénomènes, expériences et ouvrages nouveaux concernant la doctrine. — Le numéro de Décembre contient la couverture imprimée, le sous-titre et la table des matières pour l'année. **Plusieurs numéros sont illustrés.**

## PRIX DE L'ABONNEMENT :

| | |
|---|---|
| France et Colonies françaises..... | **10** fr. par an |
| Europe..... | **12** — |
| Outre-mer..... | **14** — |

*L'abonnement part de tout mois et se paie à l'avance.*

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, de 768 pages, **10** fr. l'année, port en plus. — PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE. — *Reliure ½ basane solide et soignée*, de 1858 à 1892, **3** fr.; à partir de 1893, **3** fr. **50** par volume.

## AVIS IMPORTANT

**Prière à nos abonnés de bien vouloir envoyer comme d'habitude le montant de leur abonnement en un *mandat-poste* à l'ordre de M. Paul LEYMARIE.**

**Pour l'étranger, il peut nous être envoyé directement en une traite sur Paris, mandat-poste international, ou par l'intermédiaire des libraires. Les abonnements français (France et Colonies Françaises) sont considérés, conformément aux habitudes, comme renouvelés d'office pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous ont pas fait parvenir un ordre contraire.**

**TOUS LES ABONNEMENTS DE JOURNAUX ET REVUES SE PAIENT A L'AVANCE**

## AVIS TRÈS IMPORTANT

**LA LIBRAIRIE SPIRITE** fournit, *contre mandat-poste*, **tous les ouvrages** parus en librairie, à Paris, le port en sus (10 % de leur valeur pour la France et 20 % pour l'étranger. Recommandation : France **0.10**, Etranger, **0.25** par colis.

*Envoi du catalogue contre* **15** *centimes en Timbres-Poste* **français.**

Toutes les correspondances, *mandats-poste*, quel qu'en soit l'objet, doivent être adressés à **M. P. LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques, PARIS. — **Téléphone 819-53.**

56e ANNÉE — MAI 1913

# LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P. G. LEYMARIE

DIRECTEUR GÉRANT
DEPUIS 1901
PAUL LEYMARIE FILS

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ — PAS DE SALUT

## La Religion de l'Evolutionnisme

### CHAPITRE IV

### Les formules agnostiques

*L'imprécision des termes. — L'agnosticisme au sens général et au sens étroit du mot. — Les deux tendances agnostiques. — Leur point de départ et leurs conclusions. — Leur stérilité éthique.*

A. — **L'agnosticisme naturaliste.** — *La profession de foi de Mach et son commentaire par Beer. — Le subjectivisme. — Le mérite de Mach et son erreur fondamentale. — Le raisonnement causal et téléologique dans la métaphysique absolue et dans la théorie évolutive. — Le concept de la substance. — L'équivoque agnostique dans la conception du « moi ». — Le relativisme du « moi ». — La morale de Mach. — Mach complété par Leibnitz.*

B. — **L'agnosticisme mobiliste.** — *Protagore contre Platon. — L' « acosmisme » érigée en système. — Le raisonnement devant l'Un et le Multiple. — La grandeur de l'effort mobiliste. — Ce qu'il faut lui concéder. — Équivalence logique du mobilisme et de l'évolutionnisme. — L'utilité des logifica-*

*tions. — Le mobilisme une pétition de principe. — La supériorité pragmatique de l'évolutionnisme. — Le problème de la rationalité du cosmos dans son envergure moderne. — La légitimité de l'espoir d'une solution et sa nécessité éthique.*

Les termes « agnostique » et « agnosticisme » participent de l'imprécision de toute une série de termes, empruntés par les naturalistes à l'arsenal de la philosophie ancienne. Ce fut Huxley qui les ressuscita en 1869, lors d'une soirée de la défunte « Metaphysical Society ». Depuis ils furent revendiqués par certaines écoles auxquelles la désignation de matérialistes conviendrait mieux. Aujourd'hui encore leur signification reste flottante sur un point essentiel. On confond volontiers leur sens étymologique et leur acception usuelle.

Étymologiquement toute philosophie, qui admet l'impénétrabilité de l'essence des choses par l'intelligence humaine, est agnostique. C'est dire que toute philosophie supérieure, religieuse ou non, doit être cataloguée comme telle ; car elle arrive fatalement à la constatation de cette impénétrabilité. Platon est agnostique en proclamant que seul le « reflet » des choses nous est accessible. Kant ne l'est pas moins puisqu'il refuse à la raison humaine le pouvoir d'atteindre « la chose en soi ». Quant à la philosophie religieuse, telle qu'elle est indiquée dans les lettres de saint Paul, organisée en système par saint Augustin et définitivement condensée dans la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin, elle est en quelque sorte la plus agnostique de toutes. En effet, elle enseigne en dernière analyse que la pénétration intégrale du mystère du monde et la plénitude de l'être, c'est-à-dire l'identification avec l'essence divine, ne peut jamais être atteinte par la créature. Non seulement celle-ci est incapable de se faire ici-bas une idée positive de ses conditions d'existence ultérieures, mais encore ses destinées éternelles sont circonscrites. La vision béatifique n'est ni complète ni la même pour tous, elle est différenciée selon les mérites d'un chacun et reste limitée (1). Enfin toutes les théories basées sur l'évolution sont forcément agnostiques en ce sens qu'elles doivent refuser à l'intelligence humaine le pouvoir de dominer le flux des choses et de dire d'une façon définitive leur raison d'être.

Dans les discussions philosophiques modernes les termes agnosticisme et agnostique se prennent dans un sens plus étroit. Vulgairement on les oppose aux spéculations métaphysiques abstraites, ainsi qu'au mysticisme religieux et aux préoccupations d'un Au-Delà de l'existence actuelle. L'on confond ainsi des ordres d'idées qui sont loin d'être identiques. En langage scientifique précis, l'on réservera l'appellation d' « agnostiques » aux systèmes qui

(1) Voir plus loin : chapitre X.

s'autorisent de l'inconcevabilité du mystère de l'univers pour refuser de tenir compte de son existence, et qui se basent sur les antinomies irréductibles, auxquelles aboutissent les conclusions absolues de la raison, pour interdire à celle-ci la recherche des causes efficientes et finales. L'agnosticisme consiste en définitive à dénier à la rationalité humaine le pouvoir et le droit de bâtir une théorie du monde et de la destinée.

On peut distinguer les formules agnostiques en deux catégories. Celles qui relèvent de la première se refusent à établir une conception du problème de la destinée parce qu'elles considèrent que l'observation ne fournit pas à cet égard des documents pouvant être pris en considération scientifique. Elles restent essentiellement dans le cycle intellectuel du « naturalisme », et n'accordent pas à l'homme le droit à une considération spéciale. Celles qui relèvent de la seconde considèrent toute logification cosmique comme téméraire, moins au point de vue de la documentation qui existe peut-être, qu'au point de vue de notre raison elle-même, trop faible et impuissante à la saisir. Elles inclinent vers l'humanisme », tout en estimant que le « centre indépendant d'intérêt », constitué par la nature humaine, est trop flou et trop insaisissable pour donner une base aux ratiocinations. Critériologiquement et ontologiquement elles relèvent des conceptions du mobilisme antique.

La subtilité et l'envergure des considérations, qui s'agitent de part et d'autre, sont cependant telles qu'il importe d'insister une fois de plus sur l'impossibilité d'une classification tranchée. L'agnosticisme naturaliste et l'agnosticisme mobiliste se rapprochent curieusement dans leurs inductions les plus subtiles. De plus, leurs analyses apportent des éléments précieux et importants pour l'établissement d'une conception cosmique concrète et d'une synthèse morale positive sur la base de l'évolutionnisme intégral. Aussi ne s'agit-il pas tant de les réfuter — surtout que leur point de départ, comme nous aurons à le constater à chaque pas en avant, est scientifiquement et philosophiquement inébranlable, — que de redresser leurs conclusions trop formelles et de réduire leurs exagérations pratiques.

Cette mise au point des théories agnostiques n'est pas moins indispensable que la réfutation du matérialisme. Elles aboutissent en effet à toute la désolante stérilité pratique de celui-ci. Au point de vue du problème de la destinée, de même qu'au point de vue de l'idée évolutive dans son acception intégrale, les doctrines matérialistes les plus terre à terre et les théories agnostiques les plus élevées sont équivalentes ou à très peu de chose près. Il n'importe guère qu'une doctrine cherche à restreindre l'idée évolutive, qu'elle veuille passer à côté d'elle ou qu'elle en dissipe la fécondité en des spéculations inconsistantes. Il est indifférent qu'on nie qu'il existe quelque chose en dehors et au-dessus de ce que nous percevons ou qu'on fasse abstraction du développement d'une réalité permanente sous les apparences

périssables. Il est indifférent enfin de refuser un but à l'évolution ou de prétendre que l'effort de l'homme à l'homme pour le dégager doit rester stérile.

### A. — L'agnosticisme naturaliste

« Ma façon de voir exclut toutes les questions métaphysiques, peu importe qu'elles soient considérées comme seulement momentanément insolubles, ou qu'elles doivent être considérées comme essentiellement insolubles et comme dépourvues de signification. Tout ce que nous pouvons savoir du monde s'exprime nécessairement dans les impressions des sens qu'il est possible d'isoler d'une façon précise des influences individuelles de l'observateur. Tout ce que nous désirons savoir, nous est offert par la solution du problème, posé sous une forme mathématique, c'est-à-dire la détermination de la dépendance réciproque des fonctions des éléments des sensations. Avec cette connaissance, la connaissance de la réalité est épuisée. »

Voilà les termes généraux, trop généraux pour en faire saisir l'incontestable grandeur, par lesquels Mach lui-même définit son système. Exposons-le plus complètement, d'après Beer, dont nous avons déjà cité plus haut un passage caractéristique : « Le soi-disant problème protéen d'une réalité unique aux manifestations multiples surgit parce qu'on méconnaît le fait que la synthèse globale et l'analyse détaillée ne peuvent pas être exercés en même temps, quoique les deux procédés soient temporairement justifiés et puissent être utiles dans des buts divers... Pendant des milliers d'années, on a admis de confiance l'affirmation ontologique disant que rien n'est physiquement réel quand il n'est pas absolu. Kant, durant toute sa vie, a été préoccupé « du scandale de la philosophie qui est obligée d'admettre comme un article de foi l'existence des choses en dehors de nous et qui est incapable d'opposer une preuve satisfaisante à celui qui veut mettre cette existence en doute »....

« En opposition avec lui, le naturalisme le plus avancé de la fin du XIXe siècle ne reconnaît plus rien d'absolu ; il ne cherche rien derrière les phénomènes ; il ne scrute pas les raisons dernières. Le relatif seul a une signification pour lui. Le physique et le psychique n'existent que relativement. Une fois qu'on a reconnu toutes les relations des éléments de sensations, qu'on a fait l'intégration de toutes les fonctions d'ensemble, notre devoir scientifique est nécessairement épuisé. C'est vers cet idéal, quelque éloigné que nous en sommes, que nous devons tendre avec une ténacité patiente et sans nous laisser influencer. »

Critériologiquement parlant, l'agnosticisme naturaliste de Mach va beaucoup plus loin que Hume. Non seulement il nie que la connaissance d'une relation de cause à effet puisse être atteinte par le raisonnement, non seule-

ment il s'oppose à la recherche des causes finales, mais encore il demande que le concept même de « cause », qu'il s'agisse de causes finales ou de causes efficientes, soit rayé des préoccupations scientifiques. Il estime qu'il est oiseux de demander le « pourquoi » des choses et naïf de croire que cette demande puisse trouver une réponse. Dans la nature il n'y a ni causes, ni effets proprement dits. D'ailleurs la réédition de phénomènes identiques est une abstraction. Cette abstraction peut être utile pour certaines recherches mais l'on ne doit pas se dissimuler qu'elle ne répond à aucune réalité. En fait il faut remplacer le concept de la « cause » par le concept de la fonction et la science au lieu de se préoccuper du « pourquoi » des choses doit se borner à constater leur « comment ».

Enfin il importe d'éliminer le concept de « substance ». « Aussi peu, dit Beer, qu'il y a un Dieu Soleil qui nous envoie la peste, un Nibelung qui détermine des malédictions ou des Erinnyes vengeresses de crimes, aussi peu il y a une chaleur première, un fluide électrique ou une force entraînant des effets déterminés... Il y a des gens qui se croient très avancés quand ils mettent à la place de Dieu, non sans un léger frisson, l'ensemble des forces naturelles comme cause efficiente du jeu des mondes. Ce sont là encore des fantômes de la spéculation ontologique : ils n'ont pas de sens scientifique. La force n'est, comme dit Zoellner, rien qu'une expression pour des relations dans l'espace et le temps. »

« Nous ne songeons pas, ajoute cependant Beer, à ériger cette considération de l'univers comme complexus de sensations en système tyrannique en dehors duquel il n'y aurait pas de salut et dont nous devrions rester les esclaves en toutes circonstances. Ce qui est l'important pour nous, c'est de gagner un point de vue inattaquable pour les considérations les plus générales. Quant au reste, les points de vue des sciences spéciales et de la considération philosophique de l'univers restent utilisables. Toute conception, qui est de nature à aider, doit être admise comme moyen de recherches ; mais de temps à autre il faut dégager les résultats des recherches, en éliminant les hypothèses superflues comme on dégage un bel édifice des échafaudages qui le déshonorent (1). »

L'on voit que Beer, tout comme Ostwald, croit devoir faire des réserves en ce qui concerne le droit exclusif des théories de Mach à la considération scientifique. Ces réserves toutefois n'ont que la valeur de précautions oratoires : l'agnosticisme de Mach n'en constitue pas moins l'expression la plus haute et la plus catégorique du phénoménalisme.

Le penseur viennois donne à celui-ci une nuance subjectiviste qui le rapproche curieusement de l'idéalisme de Berkeley, voire du solipsisme. Mais

(1) *Die Weltanschauung eines modernen Naturforshers*, p. 32, 33, 83 et *passim*.

cette nuance n'a pas d'intérêt au point de vue de la conception d'ensemble de l'univers, du problème de la destinée et des préoccupations éthiques. Il est indifférent, pratiquement parlant, que l'on envisage l'objet de nos connaissances comme une réalité extérieure ou comme une sensation personnelle. Ceux qui veulent faire l'effort d'abstraction pour ne l'envisager qu'à ce dernier point de vue auront à résoudre les mêmes problèmes et se heurteront aux mêmes difficultés que ceux qui considéreront la sensation comme un reflet d'un monde objectif. Même la position du problème du « moi », que nous effleurerons un peu plus loin, n'est pas influencée par cette attitude. On peut donc passer outre à celle-ci.

Quant au fond des théories de Mach deux constatations préliminaires s'imposent. Il est certain d'abord que la métaphysique traditionnelle a fait un terrible abus du raisonnement causal et téléologique en le faisant aboutir à des conclusions absolues et en prétendant dégager apodictiquement le pourquoi initial et la fin dernière du monde. Il est certain ensuite que cette même métaphysique méconnaît lourdement la valeur de nos observations et la portée de nos raisonnements en dotant son concept de la « substance » d'une réalité définitive, d'un caractère d'immuabilité et d'éternité. A ce point de vue l'impérisssable mérite de l'œuvre de Mach sera d'avoir déblayé le terrain scientifique et philosophique comme personne ne l'a fait depuis Kant. Il a complété l'œuvre du philosophe de Kœnigsberg d'une façon presque plastique en faisant toucher du doigt combien tout dans la nature échappe à la fixité des classifications traditionnelles, et combien les conclusions métaphysiques absolues sont vides de sens positif. Mais, comme c'est le cas fréquemment, le nettoyage a été trop radical.

Mach montre un profond respect aux attitudes habituelles de la raison humaine ainsi qu'aux concrétisations d'ensemble de celle-ci et non sans raison : les unes et les autres ont leur origine dans une nécessité intellectuelle primaire, une « Denknotwendigkeit », et s'il importe de rectifier constamment et d'affiner l'expression de la pensée humaine, il ne peut s'agir d'éliminer ou de méconnaître le principe qui détermine cette expression. Celui-ci tient à l'essence de notre rationalité, qui aura recours à lui quoi qu'on fasse, sous peine de s'abolir elle-même (1). Or en ce qui concerne la causalité et le concept fondamental de substance, c'est-à-dire la permanence au moins relative de l'être objectif ou d'un complexus donné de sensations subjecti-

(1) Qu'on en juge par ce passage : « Le point de vue philosophique de l'homme du commun a droit à la considération la plus haute. Il a été déterminé inconsciemment au cours de périodes d'une durée incalculable. C'est un produit de la nature et c'est la nature qui le conserve. Tout ce que la philosophie par contre a produit n'est qu'un effet artificiel, peu important et éphémère. » Weltauschauung, p. 1.

ves, Mach passe outre à l'expression générale de la pensée humaine et au principe qui la détermine.

Il le fait au nom d'une observation de la nature singulièrement acérée et vaste. Mais cette observation est entachée de la même erreur initiale que le point de départ des diverses formules du matérialiste : elle est en défaut de faire droit au caractère principal de l'évolution, à savoir l'apparition constante de valeurs supérieures irréductibles à ce qui les précède. C'est l'ascension évolutive, le « résidu » qu'elle comporte, le mystère qu'elle implique, qui déterminent l'attitude fondamentale de la raison humaine. L'intégration des fonctions d'ensemble, dont rêve Mach, tout comme l'équation du monde que prétendent établir les matérialistes, n'est au fond que la poursuite d'une harmonie des choses qui puisse satisfaire les aspirations de la pensée humaine et nous voilà ramenés à notre postulat initial. Cette poursuite sans laquelle aucun progrès n'est possible, n'est pas volontaire. Elle est déterminée par l'irrésistible désir de pénétrer l'inconnu, désir qui n'est qu'une des formes de la poussée évolutive. Or c'est cette attitude imprescriptible de la raison vis-à-vis d'un inconnu qui doit rester sous peine de tuer et le désir et le progrès, tout en livrant ses secrets par bribes, qui fait surgir le concept de causalité.

Il n'est pas possible à l'intelligence humaine, engagée dans cette voie des ascensions, de faire abstraction de la notion de cause et d'effet, de motif efficient et de raison finale. La considération objective de la genèse des êtres l'oblige à poser la question de l'évolution ultérieure, et — comme elle ne saurait dégager la finalité de ce qui l'entoure sans en examiner l'origine — elle se trouve rejetée fatalement vers la recherche de la causalité. Libre à Mach de substituer le terme de « comment ? » au terme traditionnel du « pourquoi ? » Quand il s'agit d'une évolution ascensionnelle, c'est là une simple querelle de mots. Le « comment ? », qui prétend retracer d'une façon complète l'enchaînement des êtres, ne saurait faire abstraction de leurs prolongements possibles ou probables. Dès lors il s'identifie avec leur « pourquoi ? ». Tout comme celui-ci il explique et prépare ; il coordonne ou le monde ou nos sensations au point de vue de nos besoins intellectuels et physiques ; il crée enfin le concept logique, dont « seule la confusion la plus grossière, dit Eucken, peut confondre la structure intime avec le côte à côte des représentations sensibles » (1).

(1) *Geistesströmungen der Gegenwart*, p. 143. « La vie, heureusement, n'a pas épuisé ses virtualités psychiques à préparer des géomètres, dit de son côté Bergson, qui revendique avec précision contre l'agnosticisme naturaliste le fait de l' « intuition ». Intuition et intelligence, continue-t-il, représentent des directions opposées du travail conscient. L'intuition marche dans le sens même de la vie. L'intelligence va en sens inverse et se trouve ainsi tout naturellement réglée sur le mouvement de la matière. Une humanité complète

Nous nous trouvons ainsi non devant la nécessité ni même devant la possibilité d'abandonner les méthodes critériologiques anciennes. C'est une simple question de limitation et de prudence dans leur application qui se pose. L'effort de nous évader dans l'infini est vain et nous devons cesser de nous hypnotiser sur les causes efficientes premières et les causes finales ultimes. Il faut nous dire encore que toutes nos conclusions restent forcément incomplètes. Toujours elles sont sujettes à révision. Quelquefois — et cela est vrai pour les sciences physiques comme pour les spéculations métaphysiques — elles sont d'une précipitation et d'une naïveté puérile. Les conquêtes de toutes nos sciences se bornent à saisir quelques aspects de l'immense mouvement des êtres. Les points lumineux qui nous apparaissent, les éclaircies grandissantes que notre effort intellectuel crée dans l'immensité du cosmos, ou, si l'on préfère, dans l'indéfini de nos sensations possibles, restent séparés par d'imposantes masses d'ombre. De l'océan de la réalité, seulement quelques remous nous frappent. Mais la sensation de l'insuffisance de notre documentation, sensation plus vaste et plus aiguë à mesure que nous avançons, ne supprime pas l'élan vers la pénétration des choses ni la signification de cet élan: bien au contraire. Cette signification est nette : par delà les observations positives il tend vers la connaissance de la raison d'être du monde et de lui-même. La causalité et la finalité le déterminent et celles-ci trouvent en définitive leur expression la plus complète et la plus exacte dans le concept de l'évolution.

En ce qui concerne le concept de la substance, l'erreur d'observation commise par l'agnosticisme naturaliste de Mach est analogue. S'il faut admettre que c'est une simple pétition de principe de la part du doctrinarisme ancien que de revendiquer pour le concept de substance une réalité absolue et définitive, s'il faut admettre que rien n'est fixe dans le sens ab-

et parfaite serait celle où ces deux formes de l'activité consciente atteindraient leur plein développement. Entre cette humanité et la nôtre, on conçoit d'ailleurs bien des intermédiaires possibles, correspondant à tous les degrés imaginables de l'intelligence et de l'intuition. » En fait, dans l'humanité dont nous faisons partie, l'intuition est à peu près complètement sacrifiée à l'intelligence... L'intuition est là cependant, mais vague et surtout discontinue. C'est une lampe presque éteinte, qui ne se ranime que de loin en loin pour quelques instants à peine. Mais elle se ranime en somme là où un intérêt vital est en jeu. Sur notre personnalité, sur notre liberté, sur la place que nous occupons dans l'ensemble de la nature, sur notre origine et peut-être aussi sur notre destinée, elle projette une lumière vacillante et faible, mais qui n'en perce pas moins l'obscurité de la nuit où nous laisse l'intelligence.

« De ces intuitions évanouissantes et qui n'éclairent leur objet que de distance en distance, la philosophie doit s'emparer, d'abord pour les soutenir, ensuite pour les dilater et les raccorder entre elles. Plus elle avance dans ce travail, plus elle s'aperçoit que l'intuition est l'esprit même et, en un certain sens, la vie même. L'intelligence s'y découpe par un processus imitateur de celui qui a engendré la matière. Ainsi apparaît l'unité de la vie mentale. » *L'Évolution créatrice*, p. 289-290.

olu du terme, et qu'une observation patiente et suffisamment vaste de l'ensemble de la genèse du monde révèle l'instabilité essentielle de tous ses éléments, en revanche seuls l'inattention ou le parti pris peuvent méconnaître qu'il est dans le fonctionnement des relations un principe de continuité ou affirmer que la science est un droit de le négliger. Le cosmos ne se résoud pas en phénomènes sans lien entre eux, et la relation entre les phénomènes n'est pas ni purement mécanique ni essentiellement fugitive. Les phénomènes se centralisent en des êtres, ou, pour parler le langage de Mach, des complexus de sensations, reliés et dominés par une force immanente. Quelle que soit celle-ci, elle leur assure une période d'évolution individuelle et des conditions d'existence spéciales dans l'immensité du cosmos. Or c'est dans ces conditions d'existence spéciales qu'il importe d'étudier l'objet de nos connaissances en tenant compte précisément des éléments qui le différencient de ce qui l'entoure. C'est là encore une « Denknotwendigkeit » à laquelle obéit pratiquement toute science et Mach en tout premier lieu, quand il établit sa théorie des associations innées et quand il admet la « continuité psychique » qui doit préparer et assurer le contenu du « moi ».

C'est la façon dont Mach et ses disciples considèrent le fait central de notre vie intellectuelle, le sentiment du « moi » qui est typique pour tout le système. A ce titre il n'est pas inutile de s'y arrêter et d'effleurer le problème de la personnalité que nous aurons à reprendre plus loin. « Il ne reste rien du « moi », dit Beer, quand nous l'analysons et que nous le dégageons de tous les éléments de sensations de tous ses signes distinctifs. Le « moi », que ce soit le nôtre ou un moi étranger, n'est rien d'autre qu'un complexus de sensations que nous considérons comme absolument permanent en dernier ressort, en vertu de la continuité temporaire et des changements qui se font avec une telle lenteur, qu'on ne s'en aperçoit plus. Cette conception peut être utile mais elle n'en est pas moins erronée. Le « moi » ne peut élever de prétentions qu'à une existence relative. La vie est une mort continuelle (1). »

Les deux dernières phrases de cette citation prêtent à une équivoque. Il faut reconnaître que rien ne nous autorise à réclamer pour le « moi » une existence absolue, ni à considérer le concept que nous nous faisons de la personnalité comme immuable et, par conséquent, à regarder l'individualisation humaine comme le sommet des évolutions possibles, comme définitive et éternelle. Mais en revanche, il est matériellement faux que le « moi » se résolve en ses signes distinctifs et que la continuité temporaire le crée. Sans doute, la vie ajoute continuellement à l'acquis du « moi » et modifie son attitude vis-à-vis de la réalité objective ou de sa considération des

(1) *Weltanschauung*, etc., p. 33.

sensations, mais le passé ne s'abolit pas : il y a efflorescence et non destruction. L'erreur d'observation est à peine moins formelle que celle d'Oslwald et il est à penser que l'école de Mach l'eût évitée, n'était sa préoccupation de s'éloigner le plus possible de la métaphysique religieuse et sa crainte d'aboutir à l'âme scolastique. Il méconnaît que le sentiment du « moi » possède un caractère primaire et irréductible pour nos facultés de concevoir. Il méconnaît que si l'on peut dire que l'existence du « moi » est relative, c'est en raison du mystère insondable de l'être ou de l'origine de nos sensations, en raison ensuite de notre impuissance à déterminer la valeur du « moi » dans les évolutions ultérieures : mais, cette existence n'est pas relative par rapport aux évolutions antérieures en ce sens qu'elle dépendrait d'une conjonction et d'une dissociation d'éléments connus et mesurables. Admettre pareille dépendance équivaut, en dernière analyse, à nier l'évolution.

Ajoutons que l'effort fait par Mach vers la sérénité morale est l'un des plus beaux qui jamais furent tentés : il mérite mieux que du respect. Et néanmoins la morale impersonnelle de l'illustre physiologue, quelque sublime qu'elle soit, reste antihumaine et inefficace parce que prématurée. Le « moi » réclame ses droits et il ne s'agit pas de se laisser emporter au delà de l'enchaînement normal des évolutions, quelque nette que soit chez les êtres qui arrivent à la hauteur de Mach la sensation de la petitesse de la morale courante. L'évolution, sa nature et les devoirs de l'heure, doivent se juger au point de vue de la réalité objective immédiate et de la sensation présente de la misérable, souffreteuse et cependant combien grande humanité que nous avons sous les yeux. D'un coup d'aile, Mach veut s'élever au-dessus : la tentative est vaine. Comme il le dit lui même, l'aigle ne peut pas dépasser l'atmosphère.

En somme, en arrêtant la théorie de Mach au point où il a plu au maître de l'arrêter, on est conduit au delà du matérialisme mais pour finir dans les sables mouvants. Mais cette théorie sera une route royale à cette seule condition qu'on puisse la continuer. Est-ce difficile ? — Non. — Un pas de plus nous conduit vers une conception réellement féconde et irréprochablement scientifique. Il suffit d'introduire dans la théorie de Mach l'idée de Leibniz qu'aucun être ne peut se dissocier purement et simplement en prestation de travail pour les autres, mais qu'il doit être quelque chose pour lui-même. Traduite en langage moderne, elle revient à dire que chaque être doit avoir sa période d'évolution, période dont nous n'apercevons qu'un éclair fugitif. C'est dire pour le « moi » qu'avant de rentrer dans des sphères supérieures, que nous ne pouvons même conjecturer puisqu'elles nous dépassent, son évolution dans le cycle humain doit être complète. Mais n'anticipons pas trop.

### B. — L'agnosticisme mobiliste

Si l'énergétique doit être considérée comme la synthèse dernière de la conception que les physiciens purs se font aujourd'hui de l'univers, si l'agnosticisme naturaliste d'un Mach donne l'expression suprême de l'analyse et de la spéculation physiologique, la révolte de la pensée philosophique proprement dite contre la stérilité apparente de tous les efforts faits pour la solution de la disharmonie du monde trouve son expression la plus catégorique dans la renaissance du mobilisme.

Le terme même est à peu près inconnu parce que le temps n'est plus, ou n'est pas encore, aux discussions de critériologie pure. La doctrine relève du problème ontologique fondamental : l'opposition de l'Un et du Multiple, de l'Absolu immuable et du flux des apparences. C'est Protagore l'Abdérite qui se dresse à nouveau, à 2.300 ans de distance, contre Aristoclès, fils d'Ariston, que les compagnons de ses jeux athlétiques surnommèrent Platon (1), et contre Zénon d'Élée, disciple de Parménide (2). L'agnosticisme mobiliste a sur l'agnosticisme naturaliste l'avantage d'une sincérité entière et d'une logique nette : il repousse catégoriquement toute logification des choses et proclame l' « acosmie » en face du « cosmos », que maintient la science tout comme la religion. Avec une ironie corrodante, il s'attaque à toute tentative d'unification, à Hegel comme au dogme catholique. Rien, d'après lui, dans ces tentatives de logifier l'univers ne tient, rien n'a de la valeur. L'Immuable, l'Absolu, l'Un est également inconcevable et absurde pour notre intellectualité, qu'on le considère avec la théologie comme le point de départ du monde, ou bien, avec le rationalisme moniste, comme le terme de son évolution. L'infériorité dérisoire de notre documentation, l'incohérence irrémédiable de nos raisonnements, l'instabilité enfin de notre « moi », qui s'ignore dans son principe et ne peut pénétrer sa réalité, nous rejettent im-

(1) Large d'épaules.

(2) Et non contre Socrate. Sans doute, Platon fait discuter son maître avec le sage d'Abdère dans la maison de Kallias, fils d'Hipponikos. Mais ce fameux dialogue, s'il eut lieu, se place avant la guerre de Péloponèse ; Socrate n'avait pas quarante ans, alors que Protagore était septuagénaire, et Platon n'était pas né. Il est indiscutable que le Maître de l'Académie a pris quelques libertés avec l'enseignement de Socrate, le moraliste positif par excellence. Constamment préoccupé de combattre les illusions vaniteuses de ceux qui croyaient savoir, Socrate peut passer comme le premier des agnostiques dans le sens large du mot et se rapproche très nettement de Protagore. « La question de savoir comment l'homme, soit seul, soit en communauté, doit organiser sa vie pour pénétrer jusqu'à des concepts clairs, dit Emil Müller, n'était pas seulement pour lui la plus importante de la philosophie, mais encore la seule à laquelle sa force intellectuelle lui permette de répondre. Cet autre grand problème, qui avait occupé les philosophes antérieurs, sinon exclusivement, du moins de préférence, le problème de la nature et de la genèse de l'univers, lui semblait insoluble pour l'intelligence humaine et tout essai de le résoudre était d'après lui d'avance peine perdue. » (*Sokrates geschildert von seinem Schülern.* — Leipzig, Inselverlag, 1911, p. 17.)

pitoyablement dans le flux des choses. Rien ne nous autorise à considérer celui-ci comme en « devenir », mais nous devons l'accepter tel qu'il se présente à nous, c'est-à-dire comme mobilité pure sans essayer de l'enfermer dans une théorie. « Raisonner » c'est notre tare, dit Chide. « Il y a décidément à notre époque trop d'univers qui s'édifient et s'ordonnent par les pensées individuelles, échappées du foyer commun d'intelligence ainsi que les étincelles d'une enclume sous un marteau de folie. Pas un seul de nos autothéistes qui ne s'autorise de la ratiocination misérable pour dresser un monde logique à sa façon. »

« Il n'y a guère moyen, expose-t-il ensuite, de s'évader du dilemme tel qu'il a été posé par Zénon d'Elée et d'adopter une position intermédiaire entre les deux termes irréductibles l'Un et le multiple, l'Immuable et le mouvement. Ou l'énigme du monde est l'Immuable et les concepts — ces conciliations de la multiplicité et du devenir dans l'unité soit en repos, soit en mouvement, — sont fixes comme la théologie l'affirme, indépendants de notre frêle pensée, immobiles de toute éternité dans la pensée formidable de Dieu... Ou bien l'énigme du monde est le mouvement, comme l'ont cru les hégéliens si timides encore, hésitant à le soustraire à la rationalité, puis les darwiniens et plus tard encore les bergsoniens. Peu importe que les initiateurs, effrayés des conséquences de l'idée qu'ils apportaient, l'aient ressaisie aussitôt qu'émise ; que Darwin, par exemple, enveloppe d'une volonté surnaturelle le transformisme purement mécanique des espèces ou que M. Bergson ne veuille pas se séparer, en psychologie, du rationalisme. L'Idée est posée et entraîne dans son développement mystérieux les hommes et leurs reniements. »

« Le rationalisme, conclut enfin Chide, cette philosophie des concepts qui, depuis Socrate, est devenue chez nous substance intellectuelle, en qui l'on a cru voir l'attitude définitive de l'esprit humain vis-à-vis des choses, s'écroule devant les démentis quotidiens de l'expérience. Et les principes d'unité et de fixité qu'il jette dans le cosmos, — l'invariant commun que M. Poincaré, après les pires scientistes, maintient par peur du mouvement et de sa libre essence, pure de toute rationalité illogique sinon absurde — éclatent sous les soubresauts de Protée (1). »

(1) *Le Mobilisme moderne*, Paris, Alcan, 1909. (Pages 231-232.) Voici encore une citation du même ouvrage dont la forme littéraire permettra peut-être de saisir mieux l'idée — ou l'intuition — de Chide.

« J'entendais aux pieds de Byrsa les battements gigantesques du cœur de la mer. Durant des heures je les scandais, je les ramenais à ma loi intérieure. N'étais-je pas à mes vingt ans imbu de par l'éducation antérieure de tout le rationalisme de ce XIXe siècle contempteur des dogmes? Il suffisait de jeter le mot thyrse dans mes rêves. Les éléments de la symphonie, que je prétendais ainsi ordonner, commençaient aussitôt à s'ordonner en les orbes à s'enrouler autour de quelque chose qui était, suivant moi, la raison de tout.

L'évolutionnisme, quelque délié qu'il soit, n'échappe pas à l'anathème du mobilisme. Il est atteint de la tare fondamentale des synthèses chimériques, qui depuis toujours ont abusé la candeur de l'homme en flattant l'orgueil de sa raison. Il ambitionne en effet de formuler une conception du monde adéquate aux besoins de l'heure, sinon définitive et absolue. Il « raisonne ».

L'effort intellectuel du mobilisme est non seulement l'un des plus intéressants, mais peut-être le plus puissant et le plus riche de promesses de la philosophie moderne. Il a sur toutes les doctrines que nous venons d'analyser l'incontestable avantage de poser le problème cosmique de la façon la plus vaste tant au point de vue de l'élévation qu'au point de vue de l'envergure. S'il était possible à l'intellectualité régnante de le suivre, il n'est pas douteux que la discussion, établie sur cette base, ferait justice rapide des philosophies embryonnaires, dont les naturalistes s'amusent à couronner l'accumulation de leurs observations individuelles. En même temps cette discussion dissiperait définitivement les obscurités et les malentendus que la poursuite d'une intégration métaphysique et l'illusion de pouvoir faire sortir l'intelligence humaine de l'étape relativiste ont engendrés depuis toujours et continueront d'engendrer.

Quand le mobilisme affirme qu'il est impossible à l'être que nous sommes d'atteindre l'Absolu de quelque façon que ce soit, quand il dénonce le sophisme fondamental de tous les dogmatismes qui prétendent l'établir sur la base d'une foi positive ou l'introduire subrepticement grâce à l'illusion rationaliste, il a pour lui l'évidence des faits et l'évidence logique. Il a raison encore de dire que nos ratiocinations et les « catégories » ne peuvent pas revendiquer une valeur transcendante ni définitive. Il est enfin en droit de

J'étais heureux d'étreindre le point d'appui de l'univers, ainsi fixé du zénith au nadir. Je croyais régler le rythme de la mer qui sans moi eût été démesuré.

« Une nuit, cependant — les assauts de l'absurde sous le soleil avaient été trop violents là-bas à Tunis — l'axe de ma pensée, que je supposais la Raison universelle, vacilla. Les orbes tordus jusque-là autour du thyrse, s'arrachaient à ma loi. J'essayai de les retenir et malgré mes efforts, ils s'enfuyaient, s'épandaient en dehors de moi, qui étais la raison. Je tremblai, évoquant les escaliers que Piranesi, en ses planches mystérieuses, fait tournoyer et plonger éperdument dans les infinis d'ombre. Je criai après ces orbes qui s'échappaient de moi. Soudain les éléments de la symphonie que je réglais si bien de coutume, se désarticulèrent et un souffle de vertige finit par emporter le rythme d'ensemble. Et ce fut dès lors une dissociation complète, le triomphe de la discordance, l'arythmie. Les orbes hagards n'avaient plus rien où se prendre. Dans le désarroi de ma pensée défaillante, un espoir me restait : la raison, me répétais-je, est indispensable au monde ; les choses sans loi se débattraient désormais à l'aventure et ce serait alors la fin de tout... Néllement. J'eus la sensation très nette de ce qui n'est plus ordonné, de ce qui est hors des catégories et qui subsiste néanmoins, mieux peut-être que dans l'ordre. Des actes vagues, irréductibles à toute loi, de splendeur miraculeuse flottaient en moi, hors de moi, je ne sais au juste, des actes qui s'élargissaient dans la nuit en spirales, comme les escaliers de torture sans axe. Seulement, la détresse de l'arythmie était ici muée en joie... »
(P. 270 et 271.)

nous interdire de mettre l'Un au terme de l'évolution et de créer ainsi l'Absolu *in fieri*, puisque la signification de cette formule nous échappe aussi complètement que celle de la formule affirmant que l'Un et l'Immuable est à l'origine de l'évolution. L'effort millénaire de la philosophie a administré la preuve pragmatique péremptoire que la solution du mystère ontologique se trouve par delà le temps et l'espace et par delà toutes les modalités de raisonnement que nous sommes capables d'envisager.

Les bornes de l'intelligence humaine se trouvant ainsi précisées, il n'est guère utile d'opposer à la thèse de l'irrationalité du cosmos une discussion dialectique proprement dite : elle se perdrait dans les subtilités. Il doit nous suffire ici de la placer devant les constatations de fait, dont les réalités de la vie nous interdisent de faire abstraction et qui neutralisent ses conclusions excessives tout en faisant droit rigoureusement à toutes ses exigences.

La première de ces constatations est que l'attitude du mobilisme vis-à-vis de la raison ne s'impose pas et que nous sommes parfaitement en droit de considérer le flux des choses comme un « devenir » logique et harmonieux.

Si l'on dégage ses raisonnements de leur terminologie abstruse renouvelée du sophisme grec et qu'on les ramène à la simplicité des expressions courantes, ils consistent à dire qu'aucune harmonie n'existe dans l'univers qui nous est accessible, parce que l'harmonie ultime se dérobe à nos regards et que nous n'avons aucune prise sur la réalité parce qu'elle nous déborde de toutes parts. Pareille argumentation n'est pas péremptoire par elle-même : elle aboutit au doute, non à la négation. Elle doit admettre l'équivalence de toute théorie qui, tout en maintenant le principe d'une harmonie de l'univers et de la capacité fondamentale de la raison humaine de dégager cette harmonie, est en mesure de satisfaire entièrement ses griefs critériologiques. Or, c'est le cas pour l'évolutionnisme intégral. En effet, du moment qu'il est admis que l'intelligence humaine est engagée dans le courant évolutif, son impuissance momentanée s'explique et ne saurait être autre qu'elle n'est. Le dégagement de la vérité est successif. Celle-ci restera partielle et incomplète tant que durera l'évolution, la connaissance intégrale et claire étant la fin de l'évolution. L'orientation, la loi et la raison d'être de l'évolution ne peuvent pas apparaître avec une clarté définitive au cours de celle-ci, et tout essai de logification cosmique doit nécessairement comporter des lacunes, des obscurités et d'apparentes contradictions. Il n'est donc pas permis de conclure des tares et des lacunes de nos connaissances à l'irrationalité de celles-ci, ni de dire, pour rappeler la définition scolastique de la vérité, qu'il n'y a aucune adéquation entre la « chose » et notre intelligence.

Encore moins peut-on conclure à l'inutilité de nos logifications. Si la marche ascensionnelle de notre évolution n'est possible qu'à force de tenta-

tives nécessairement imparfaites, en revanche l'on est en droit de les considérer toutes comme ayant leur parcelle de vérité et leur utilité temporaire. Ainsi quand Mach vitupère avec violence ce qu'il appelle les « fantômes métaphysiques », il a raison dans les circonstances de fait contemporaines : en effet, les concrétisations décevantes déterminées par l'excès de la spéculation métaphysique étaient devenues un obstacle à l'expansion libre et féconde des idées. Il a tort parce que nous sommes certainement en droit d'admettre que les soi-disant « fantômes » expriment une part de vérité réellement grandiose, voire que les formations dogmatiques sont des étapes utiles et nécessaires dans la constitution du patrimoine intellectuel de l'humanité (1).

L'évolutionnisme explique même de façon fort nette la mentalité fondamentale et l'attitude du mobiliste. Plus l'homme s'avance, plus s'impose à lui l'immensité des ascensions possibles et plus sa petitesse lui apparaît. Au moment précis de s'éveiller à des conceptions plus grandes, plus vastes... et plus vraies, il en arrive le plus facilement à croire à la vanité du long et douloureux travail de la raison et à lui jeter l'anathème, alors que c'est elle qui a permis à son effort d'atteindre les sommets vertigineux d'où il prend en pitié l'humanité. C'est l'envers de l'autothéisme à courte vue du rationaliste classique : il y a chez le mobiliste intégral la délectation plus raffinée, plus âpre, de l'orgueil destructeur d'idoles et de lui-même. C'est là encore,

(1) Voici comment F. C. S. Schiller, le professeur d'Oxford, dans ses *Etudes sur l'Humanisme*, précise le caractère de la « vérité » et de l'erreur » : « Il n'existe pas la moindre raison pour que la succession des « vérités », emportées par le courant rapide du changement, nous inspire même une ombre de désespoir... Si nous sommes à même de déclarer « fausse » une vieille « vérité » c'est seulement parce que nous sommes en mesure d'en trouver une autre qui fait mieux que de remplir sa place... Le « faux » est aussi peu absolu que le « vrai ». C'est généralement un terme que l'on attache à une phase antérieure du processus qui a abouti à la « vérité ». En considérant l'ancienne « vérité » abandonnée comme une « erreur » nous ne tenons pas compte de la continuité du processus grâce auquel la vérité se développe. »

« C'est ainsi que la conception abstraitement intellectualiste de la vérité crée une difficulté dialectique, qui, en réalité, n'existe pas. Notre « vérité » n'est pas seulement « en train de devenir fausse ». Elle subit une « vérification » au cours du même processus : elle ne subit de corrections que pour être améliorée...

« Ce n'est pas un paradoxe que d'affirmer que nos « erreurs » ont été des vérités » autrefois car elles représentaient pour nous les moyens les plus adéquats de manier notre expérience. Elles n'étaient pas dépourvues de valeur. Elles n'étaient pas, à plus forte raison, des erreurs gratuites. D'une façon générale, elles représentaient des phases naturelles, voire indispensables, de la recherche de vérités meilleures. » Schiller ne considère cependant pas la vérité absolue comme une chimère. « L'idéal d'une vérité entièrement adéquate, dit-il encore, c'est-à-dire adéquate à toute fin humaine, peut bien être appelée vérité absolue. L'absolutiste ne s'est pas trompé en décrivant son caractère formel. Elle doit être, ainsi qu'il le dit, stable, immuable, éternelle. Mais où son erreur devient fatale, c'est lorsqu'il la conçoit comme étant déjà *actuelle*. » — (Traduction de S. Jankelevich. — Paris, Alcan 1909, p. 271 à 274.)

tives nécessairement imparfaites, en revanche l'on est en droit de les considérer toutes comme ayant leur parcelle de vérité et leur utilité temporaire. Ainsi quand Mach vitupère avec violence ce qu'il appelle les « fantômes métaphysiques », il a raison dans les circonstances de fait contemporaines : en effet, les concrétisations décevantes déterminées par l'excès de la spéculation métaphysique étaient devenues un obstacle à l'expansion libre et féconde des idées. Il a tort parce que nous sommes certainement en droit d'admettre que les soi-disant « fantômes » expriment une part de vérité réellement grandiose, voire que les formations dogmatiques sont des étapes utiles et nécessaires dans la constitution du patrimoine intellectuel de l'humanité (1).

L'évolutionnisme explique même de façon fort nette la mentalité fondamentale et l'attitude du mobiliste. Plus l'homme s'avance, plus s'impose à lui l'immensité des ascensions possibles et plus sa petitesse lui apparaît. Au moment précis de s'éveiller à des conceptions plus grandes, plus vastes... et plus vraies, il en arrive le plus facilement à croire à la vanité du long et douloureux travail de la raison et à lui jeter l'anathème, alors que c'est elle qui a permis à son effort d'atteindre les sommets vertigineux d'où il prend en pitié l'humanité. C'est l'envers de l'autothéisme à courte vue du rationaliste classique : il y a chez le mobiliste intégral la délectation plus raffinée, plus âpre, de l'orgueil destructeur d'idoles et de lui-même. C'est là encore,

(1) Voici comment F. C. S. Schiller, le professeur d'Oxford, dans ses *Etudes sur l'Humanisme*, précise le caractère de la « vérité » et de l'erreur » : « Il n'existe pas la moindre raison pour que la succession des « vérités », emportées par le courant rapide du changement, nous inspire même une ombre de désespoir. . Si nous sommes à même de déclarer « fausse » une vieille « vérité » c'est seulement parce que nous sommes en mesure d'en trouver une autre qui fait mieux que de remplir sa place.. Le « faux » est aussi peu absolu que le « vrai ». C'est généralement un terme que l'on attache à une phase antérieure du processus qui a abouti à la « vérité ». En considérant l'ancienne « vérité » abandonnée comme une « erreur » nous ne tenons pas compte de la continuité du processus grâce auquel la vérité se développe. »

« C'est ainsi que la conception abstraitement intellectualiste de la vérité crée une difficulté dialectique, qui, en réalité, n'existe pas. Notre « vérité » n'est pas seulement « en train de devenir fausse ». Elle subit une « vérification » au cours du même processus: elle ne subit de corrections que pour être améliorée...

« Ce n'est pas un paradoxe que d'affirmer que nos « erreurs » ont été des vérités » autrefois car elles représentaient pour nous les moyens les plus adéquats de manier notre expérience. Elles n'étaient pas dépourvues de valeur. Elles n'étaient pas, à plus forte raison, des erreurs gratuites. D'une façon générale, elles représentaient des phases naturelles, voire indispensables, de la recherche de vérités meilleures. » Schiller ne considère cependant pas la vérité absolue comme une chimère. « L'idéal d'une vérité entièrement adéquate, dit-il encore, c'est-à-dire adéquate à toute fin humaine, peut bien être appelée *vérité absolue*. L'absolutiste ne s'est pas trompé en décrivant son caractère formel. Elle doit être, ainsi qu'il le dit, stable, immuable, éternelle. Mais où son erreur devient fatale, c'est lorsqu'il la conçoit comme étant déjà *actuelle*. » — (Traduction de S. Jankelevich. — Paris, Alcan 1909, P. 271 à 274.)

observons-le en passant, faire preuve de petitesse mais de la petitesse la plus grande de toutes.

Le mobilisme, pour autant qu'il affirme l'irrationalité du cosmos, devient ainsi, dans toute la force du terme, une pétition de principe. Il s'illusionne sur la valeur de ses démonstrations qui brisent avec facilité les cadres de tous les dogmatismes basés directement ou indirectement sur l'absolu, mais qui glissent sur l'évolutionnisme indéfini. Celui-ci est aussi large, aussi souple que le mobilisme ; il s'avance aussi loin dans les perspectives indéfinies des possibilités cosmiques et les envisage avec la même hauteur de vues.

Sa supériorité éclate en ce sens qu'il reste soucieux de la réalité apparente et des nécessités positives de la vie intellectuelle dont le mobilisme croit pouvoir oublier l'étreinte immédiate et continue. Chide consent à avouer que « les concepts pragmatiques peuvent avoir une utilité dans la vie courante et sont requis à chaque instant pour faciliter le discours et rendre possibles les échanges de cérébration à cérébration ». L'aveu est plus étendu qu'il ne paraît, puisqu'il s'étend à toutes les réalités de la vie. Du moment qu'ils sont utiles, les concepts ont une valeur spéculative, même quand ils sont fragmentaires et faux (1), et, Chide, n'est plus en droit d'affirmer qu'ils sont « les résultantes de découpages nécessairement arbitraires dans l'indéterminé du cosmos ». Son affirmation à lui est arbitraire et fausse, car rien ne la justifie et l'utile n'est jamais arbitraire. La thèse fondamentale du pragmatisme de James s'oppose ici aux théories mobilistes avec une équivalence logique parfaite et des avantages pratiques incontestables.

Ne nous illusionnons pas toutefois sur la valeur de cette supériorité : elle ne s'affirme pas encore avec une netteté suffisante pour être péremptoire et des hauteurs intellectuelles où il s'est placé, le mobilisme moderne conserve jusqu'ici le droit de la considérer, sinon avec dédain, du moins avec indifférence. Il lui oppose d'ailleurs une argumentation en fait. Toutes les synthèses, dit-il, ont fait faillite. Pourquoi en construire de nouvelles surtout que l'évolution offre des contradictions et des obscurités telles que l'affirmation de son existence et de son utilité relève plutôt d'un besoin sentimental et d'une intuition obscure que de l'observation et du raisonnement ? Elle est coupée par des remous terribles ; la barbarie a submergé à plusieurs reprises des civilisations merveilleuses. Ce qui plus est c'est que la pensée humaine dans ses manifestations individuelles les plus sublimes ne dépasse pas aujourd'hui les cimes qu'elle a déjà escaladées il y a des milliers d'an-

(1) Si le papyrus de Philonous n'est pas apocryphe, Protagore professait nettement que le « bien » classifiait le « vrai ». — Peut être arriveras-tu un jour à t'apercevoir, dit Antimorus, le disciple de Protagore, au jeune Philonous, qu'on ne peut prendre le « vrai » qu'à la condition de le considérer comme inclus dans le « bien » et que, par conséquent, le « meilleur » est également le plus « vrai ». (Schiller. *Études sur l'Humanisme*, P. 397.)

la clarté sur la contradiction entre la nécessité logique d'une loi morale et son inefficacité relative ou son apparente inutilité pratique. Observons enfin que le problème de la rationalité du cosmos n'aura pas trouvé sa solution intégrale si l'on démontre l'existence d'une évolution ascensionnelle objective. Un abîme restera à combler tant que l'évolution objective sera indifférente à l'être que nous sommes et que notre « moi », sous une forme ou l'autre, n'y participe pas. C'est ici qu'apparaît l'absurdité fondamentale de la négation du « moi ». Toute conception cosmique est nécessairement subjective : elle reste proportionnelle au « moi ». La connaissance du monde et l'intuition de ses harmonies, la compréhension et le sens de l'idée évolutive se mesurent à son échelle. Le « moi » est en réalité le pivot du cosmos et l'irrationalité, que le mobilisme suppose à celui-ci, ne peut être mise au point définitivement et par la détermination de la rationalité de l'être que nous sommes.

Le problème cosmique se trouve ainsi posé dans son acception la plus haute et la plus moderne, grâce d'un côté à la résurrection de l'idéalisme de Berkeley, grâce de l'autre côté à la réhabilitation, par le mobilisme, du criticisme acéré de la sophistique grecque. L'une et l'autre étaient nécessaires pour élargir à nouveau le cycle intellectuel que l'exclusivisme des écoles naturalistes régnantes avait dangereusement rétréci. — La mise au point de leurs éliminations excessives et de leurs conclusions prématurées aura cependant laissé subsister une constatation. Il est vain de chercher dans l'immensité de l'univers, dans la fuite éperdue des apparences, le point d'appui réel, absolu, définitif de l'humanité, comme il serait vain de demander à l'astronomie de fixer dans l'espace indéterminé la situation exacte du système solaire, emporté à des vitesses vertigineuses vers des constellations qui, à leur tour, ne sont probablement pas fixes. L'ambition de la pensée humaine doit ainsi se borner à découvrir la loi de la route. Elle doit se dire encore qu'elle ne formulera cette loi qu'approximativement et qu'à peu de distance de son étape actuelle, en arrière comme en avant, la route plongera dans le mystère. Mais, en revanche, rien n'interdit l'espoir de reconstruire au pèlerin de la terre un monde respirable, en dégageant, par delà les formules reconnues insuffisantes, une raison d'être à son existence qui précise, soutienne et sanctionne son effort.

# TERRE ET CIEL

Par JEAN REYNAUD

**Extraits choisis**

## I. — La Terre (*suite*)

LE THÉOLOGIEN

Voilà en effet votre astronome arrivé au point le plus vif de son histoire. Peu m'importe au fond toutes ces curiosités astronomiques dont vous avez pris plaisir à me remettre l'ensemble sous les yeux. C'est surtout à l'homme que je m'attache, et je ne tiens à votre science que dans la mesure où je la vois en relation avec lui. Aussi, me suis-je complu à prendre avec vous pour le corps essentiel de notre planète cette masse légère et diaphane, domaine de la respiration et de la lumière, dans laquelle s'opèrent tant de mouvements variés ; et oubliant un instant ce lourd et grossier boulet auquel nos pieds sont attachés et qui n'est pour vous que le lest de l'astre aérien, je me suis senti, je l'avoue, plus à l'aise, et, si j'ose le dire, moins séparé du ciel. Cependant je ne saisis pas moins, sous votre appareil scientifique, les tendances les plus dangereuses. J'ai bien compris qu'en insistant avec autant de suite sur les aperçus que les sciences modernes nous donnent de la nature de la terre, vous cherchiez à nous communiquer une impression toute différente de celle à laquelle était habituée le moyen âge et à nous faire concevoir notre monde, loin de toute idée de fixité, comme une sorte de tourbillon cosmique toujours en action ; et vous ne pouviez mieux contredire la célèbre parole de l'Ecclésiaste *Nihil sub sole novum*, qu'en affectant de montrer que tout était, chaque jour, nouveau sous le soleil, même le globe de la terre, et que le soleil lui-même changeait ; j'ai deviné aussi quelque chose des conséquences métaphysiques dont vous préparez apparemment un arsenal dans votre hypothèse de la pluralité des mondes que vous vous appliquez à nous rendre si probable au moyen des séductions de l'astronomie comparée ; enfin, j'ai parfaitement reconnu qu'en nous étalant avec tant de complaisance ces énormes périodes dans le torrent desquelles les siècles sont entraînés comme des grains de sable et qui sont encore si loin de leur achèvement, vous aviez dessein de nous persuader que la terre a été donnée à ses habitants pour un long bail, et que rien ne s'élabore dans les entrailles de l'univers qui soit destiné à porter atteinte de sitôt au paisible développement de l'héritage que nous avons reçu de nos pères et que nous transmettrons

demain à notre postérité. Mais je n'aperçois dans tout cela, entendez-le bien, que des présomptions. Il suffit d'un miracle pour renverser en un clin d'œil tout votre échafaudage ; et vous-même, vous en convenez, s'il plaisait à Dieu, tout votre système planétaire ne serait d'ici à demain que ruine et poussière. Nous ne vivons que par la miséricorde du Créateur et ne pouvons compter sur l'avenir que moyennant l'espérance, peut-être trompeuse, que nous inspire la stabilité apparente des choses d'ici-bas. Réussiriez-vous à nous tranquilliser dans l'ordre de la nature, qu'il vous resterait à nous tranquilliser dans l'ordre absolument incrustable des desseins éternels. Aussi, sans nier la grandeur des perspectives que la science nous ouvre dans la profondeur des temps futurs, ne saurais-je y voir une négation suffisante de la parole qui nous découvre la fin de notre vieil univers survenant tout à coup, au milieu de nos occupations mondaines comme une explosion. Il y a là un point terrible sur lequel votre science, si hautaine qu'elle soit dans son ambition, ne me satisfera jamais, car à la prophétie qui est une certitude elle ne peut tout au plus répondre que par une probabilité. C'est par ces raisons qu'à mes yeux l'importance de toutes ces lois physiques que l'astronomie essaie de nous faire entrevoir, repose bien plutôt sur le rapport immédiat qu'elles présentent avec notre condition actuelle que sur celui que vous cherchez à leur attribuer avec l'histoire future de la terre. En quoi ces lois favorisent-elles l'existence de l'homme ? En quoi l'incommodent-elles ? Voilà ce qu'il vous reste à examiner pour compléter votre étude en raccourci de l'ordonnance matérielle de ce bas monde. Otez donc à présent, s'il vous plaît, la parole à votre prétendu astronome pour prendre pied vous-même sur notre pauvre planète et en palper les misères. C'est ici qu'il ne vous sera pas difficile de reconnaître à quels signes elle se distingue du ciel.

LE PHILOSOPHE

Après avoir considéré la terre au point de vue astronomique, étudions-la donc maintenant au point de vue de son économie. Peu nous importe la manière dont s'y perpétuent tous ces embryons, plantes et animaux, que nous y apercevons parmi nous ; nous ne visons qu'à ce qui vit sur la terre, non dans les enveloppes maternelles de la nature, mais face à face avec elle : c'est le genre humain. Ici encore, n'ayant à rapporter que des faits, je me trouverai, je l'espère, en suffisant accord avec vous ; et, afin de vous le marquer dès le principe, je ne veux pour texte de mon commentaire que cette grande parole qui vous appartient, et qui symbolise admirablement, selon moi, ce qu'il y a de constant dans le fond des rapports continuellement variables que nous entretenons avec notre planète : « La terre te fera germer des ronces et des épines, et tu mangeras son herbe : tu te nourriras à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retournes à la terre de laquelle tu es formé. »

En effet, il saute aux yeux que la terre n'a point été ordonnée par Dieu de manière à se trouver partout et toujours à la convenance de l'homme. Par un ordre singulier et auquel on ne peut trop faire attention, les choses y sont tellement ménagées qu'il n'est pour ainsi dire aucun des effets qui s'y produisent dont l'homme ne soit exposé à recevoir du mal ; à la domination duquel il ne soit par conséquent porté à résister ; qui cependant, à certains égards, ne lui soit utile, et dont, par son industrie, il ne soit maître de tirer continuellement de plus en plus de profit. De sorte qu'il n'y a pas une chose sur la terre qui soit si malfaisante, qu'elle ne soit bienfaisante en même temps par quelque endroit, ni si bienfaisante que, d'autre part, elle ne soit aussi le contraire. Les impressions les plus opposées, quant au plaisir ou à la peine que nous en devons ressentir, procèdent donc, suivant les circonstances, des mêmes sources ; et pour vivre le moins gênés possible, nous n'avons d'autre moyen que de nous appliquer, autant que nous en sommes capables, à détourner ce qui nous fait mal, pour donner cours à ce dont notre organisation s'accommode. Mais ce résultat ne s'obtient jamais que par une lutte où notre force s'engage. Sur ce même sol qui produit de bonnes herbes, il en croît indifféremment de mauvaises ; et pour qu'il n'y en vienne que de bonnes, il faut toujours, selon la juste expression de l'hébreu, que la sueur coule sur le visage de l'homme.

Je veux supposer que le récit de la Genèse soit littéralement vrai ; qu'un homme, non point un sauvage, moins encore une demi-brute, que l'un de nous enfin, puisque l'on a généralement coutume de se représenter Adam sous notre figure, arraché d'une demeure où il avait toujours vécu satisfait et tranquille, soit mis brusquement dans les forêts, nu, sans armes, sans outils, sans toit, privé de toute intervention comme de tous legs de ses semblables, à la merci de toutes les influences d'une nature que rien ne lui a jusqu'alors fait connaître dans ce qu'elle recèle de nuisible, dénuée de ces instincts qui, chez les animaux, suppléent dès leur apparition dans le monde, à l'expérience qui leur manque, seul, en un mot, sur la terre déserte, avec une femme à protéger ; il va paraître évident que ce séjour, pour ce malheureux solitaire, est un enfer, et l'on pourra douter qu'ainsi abandonné, il soit en état de s'y conserver et d'y établir sa race.

En effet, à peine y a-t-il mis le pied qu'il s'y voit entouré de pièges que son ignorance l'empêche d'apercevoir, affligé d'infirmités qu'elle l'empêche de guérir, frappé de coups qu'elle l'empêche de prévoir et de prévenir. Il n'y a pas une seule des conditions physiques qui y règnent qui ne se tourne contre lui et ne lui devienne funeste. Est-ce la gravitation ? Elle l'accable : par elle, son corps lui est un fardeau dont rien ne le soulage ; a-t-il marché tout le jour, couru quelque temps, gravi une montagne, le voilà haletant, fatigué, rendu, et qui plie sous le faix. C'est bien pis, si, habitué à vivre sur

des pelouses toujours unies, et ne sachant pas les lois de la chute, il se trouve amené sur les pentes de quelque ravin ou de quelque autre enfoncement : le pied lui glisse, il tombe, se relève meurtri, et de faux pas en faux pas, sur cette terre inégale où il faut avoir appris à marcher, il va finir à quelque roche contre laquelle la pesanteur le jette et l'écrase, ou dans quelque eau profonde qu'il faut traverser et dans laquelle elle l'enfonce et le noie. Non seulement elle l'incommode par l'insupportable chaîne qu'elle lui scelle pour ainsi dire à chaque pied, elle lui fait encore une autre guerre, soit en s'attachant à tout objet qu'il veut prendre, jusqu'à lui en disputer quelques-uns avec une opiniâtreté qu'il ne peut vaincre, soit en précipitant sur lui des masses solides avec lesquelles elle le blesse ou le tue. Enfin, soit dans les mouvements qu'il se donne, soit dans les mouvements qu'il veut communiquer, soit dans ceux qu'il est exposé à recevoir, ce principe fondamental de l'ordre astronomique lui cause des contrariétés continuelles. La chaleur ne lui est pas plus favorable, car elle ne lui convient que lorsqu'elle est juste à sa mesure. Est-elle trop forte, il ne la peut supporter ; ne l'est-elle pas assez, le voilà dans le transissement, il frissonne, il gémit, il souffre affreusement jusqu'à mourir. Ah ! si, chassé de cette demeure toujours tempérée, où il ne connaissait, dites-vous, ni le froid ni le chaud, il s'est vu tout à coup au milieu d'une campagne brûlée par les rayons de l'été, ou couverte par la neige des frimas, que son sort est à plaindre ! que ce nouveau séjour qui s'annonce si durement doit lui sembler redoutable, et avec quels douloureux transports, quand il y fera la dure expérience de la vicissitude des saisons, il devra regarder en arrière vers les portes à jamais fermées du printemps éternel !

(*A suivre.*)

---

## L'Entente Cordiale des peuples par la Prière

### Prions pour eux, ils prieront pour nous !

Il y a quelques jours, rapporte le *Matin*, le gouvernement chinois adressait aux chefs des diverses Églises chrétiennes établies en Chine le message suivant :

« Des prières sont demandées pour l'Assemblée nationale actuellement en session ; pour le gouvernement nouvellement établi ; pour le président encore à élire ; pour la constitution de la République ; pour que le gouvernement soit reconnu par les puissances ; pour que la paix règne sur tout notre territoire ; pour que des hommes forts et vertueux soient élus aux

postes de l'État ; pour que le gouvernement s'établisse sur des bases solides. »

De plus, les autorités de chaque province décrétaient qu'une journée serait consacrée à ces prières.

Ce message et ces décrets ne sont-ils pas une chose admirable, et ne témoignent-ils pas hautement de la sagesse de cet immense peuple chinois, resté fidèle pendant tant de siècles à son culte des ancêtres?

Nombre de communautés protestantes et même d'églises catholiques ont fait un accueil empressé à la demande du gouvernement chinois, non seulement en Chine mais jusqu'en Angleterre et en Amérique.

Pourquoi nous Français, les descendants de ces Gaulois qui eux aussi pratiquaient le culte des ancêtres et croyaient à la survivance de l'âme comme à son progrès indéfini, pourquoi, dis-je, ne prêterions-nous pas à nos frères d'Asie le concours de cette force si puissante qui s'appelle la prière ?

Récemment, en Belgique, il est arrivé ceci : la population ouvrière s'est avisée d'obtenir le suffrage universel. Plus de quatre cent mille ouvriers ont organisé une grève pacifique. A la force d'inertie ils ont joint, dans une commune entente, la force du désir, du calme et de la confiance, et nous savons qu'ils sont en voie d'obtenir satisfaction. Cette entente, n'est-ce pas, pour ainsi dire, la force matérialisée de la prière, appliquée dans un but politique et d'ordre matériel ?

Les Chinois font mieux : pour avoir un gouvernement sage, ils demandent l'assistance d'en haut ; et comme ils connaissent la force de l'entente par la prière — bien supérieure à celle de l'entente par la grève — c'est cette entente des esprits religieux qu'ils sollicitent en leur faveur.

Prions donc pour eux ! Prions, nous souvenant que notre Jeanne d'Arc, qui devait fonder la patrie française, ne marchait à l'ennemi qu'au bruit des prières et au chant des cantiques.

« Peu importent, a écrit l'auteur de *Jeanne d'Arc médium*, aux puissances supérieures les formes du culte et l'appareil religieux ; ce qu'on demande aux hommes c'est l'élévation du cœur et la pureté des sentiments. Cela, on peut l'obtenir dans toutes les religions, et même en dehors et au-dessus des religions. Nous le sentons bien, nous, spirites, qui, au milieu des railleries et des difficultés sans nombre, allons de par le monde, proclamant la vérité, sans autre appui que ce soutien des Entités invisibles qui ne nous a jamais fait défaut. »

Oui, prions pour nos frères d'Asie ; et quand nous aurons prié, demandons-leur à notre tour de prier pour nous ; pour que la paix également règne dans notre Europe et dans tous les cœurs français ; pour que des hommes forts et vertueux soient élus afin de faire triompher le progrès mo-

ral et les grandes idées de solidarité et de fraternité humaines ; pour que la religion de la vérité et de l'amour vienne déployer ses ailes toutes grandes et planer sous notre beau ciel de France ! En attendant que se réalise l'entente cordiale des peuples par la prière.

STELLA.

# Peut-être ? ?

Il y a bien longtemps de cela ! J'étais au collège, et entre labadens bien informés nous nous chuchotions des histoires de tables tournantes et parlantes, d'interventions sataniques, etc. On se disait des légendes de revenants, de sorciers. On citait le nom d'individus qui, une baguette de coudrier entre les mains, découvraient à coup sûr les nappes d'eau souterraines. Et on discutait !...

Or, un jour de promenade à la campagne, la conversation sur ce sujet avait repris. Un des nôtres, qui n'avait ni plus ni moins que nous, affirmait qu'à plusieurs reprises, il avait fait l'expérience de la baguette laquelle lui avait très bien réussi, disait-il.

Le hasard nous servait à souhait. Dans le voisinage, nous pûmes furtivement dérober une baguette à son arbre et l'expérience commença. A un moment donné, voyant la baguette tourner dans les mains de notre « Sourcier », nous voulûmes lui comprimer les poignets et arrêter le mouvement de la baguette. Mais le bout de bois encore vert se tordant malgré nos efforts, arrivait quand même à tourner.

Ma conviction était faite et celle de mes camarades aussi. Il fallait de bonne foi se rendre à l'évidence, car la chose était manifeste, certaine. Et quand, quarante ou cinquante ans après, je voulus analyser le phénomène, j'arrivai à cette conclusion que la particularité à laquelle nous devions les sourciers était due à une force spéciale qui était en nous, que nous générions nous-mêmes, qui se manifestait, qui rayonnait et s'exerçait sous l'influence de faits et d'états particuliers concomitants.

Mes études sur le Spiritisme m'ont aussi amené à reconnaître qu'en occultisme, c'est-à-dire, en tout ce qui touche aux sciences mystérieuses et inconnues encore, le principe et les lois qui régissent le phénomène des sourciers sont de même nature que ceux qui régissent les phénomènes de clairvoyance, de clairaudience et de médiumnité en général.

Le sourcier comme le guérisseur a reçu un don particulier dont il a le devoir de faire profiter ses semblables. Ce don a son origine première dans

la spiritualité, mais il se manifeste à nous par des moyens matériels qui, par leur nature viennent affecter nos sens.

Notre corps, en effet, émet à notre insu autour de lui des effluves qui peuvent de bien des manières, influencer ceux qui l'approchent. Il y a des hommes qui, auréolés d'un nimbe mystérieux (plutôt pressenti parce que invisible), déterminent autour d'eux comme une atmosphère attirante, comme une fascination qui entraîne dans son sillage.

Il en est qui provoquent cet attrait par le regard, par le geste. D'autres qui, à l'état de veille, exercent sur quelques individus un empire irrésistible. Il en est qui, dans le sommeil spontané ou provoqué, parlent et agissent d'une manière toute différente de ce qu'ils disent et de ce qu'ils font quand ils sont à l'état de veille. D'autres qui dans le sommeil, arrivent à personnifier d'une manière évidente et indiscutable des personnages historiques ou disparus depuis longtemps.

Il en est d'autres, toujours dans le sommeil qui rapportent des pensées d'une élévation dépassant de cent coudées les plus hautes cimes auxquelles ont jamais atteint la philosophie et la psychologie humaine. Il est des hommes, disons le mot: des médiums, qui, dans leur sommeil, font apparaître avec une ressemblance frappante les propres traits, le caractère de personnes que la mort a ravies à notre tendresse, et cela avec les particularités intimes et des points communs tels que la réalité est indiscutable.

Aujourd'hui on reconnaît enfin, on daigne accepter l'existence d'un fluide vital que l'on pare de noms plus ou moins scientifiques ; et ses manifestations sont si diverses, ses effets si étonnants, si imprévus, si stupéfiants que la raison et l'orgueil scientifique ne pouvant plus en repousser l'étude, semblent vouloir l'absorber.

Et, en effet le temps marche ; la pensée s'épanouit et rien ne saurait en arrêter le cours. Et voilà qu'après avoir ridiculisé les sourciers, l'État, au mépris du jugement de la science, en fait aujourd'hui des fonctionnaires. Mais rassurons-nous, la science trouvera sans doute une formule pour avoir raison quand même. Le public appréciera. Se rangera-t-il du côté de la science ??

Or, scientifiques que vous êtes ou que vous dites être ! Ne voyez vous pas que le sourcier avec son fluide vital n'est rien qu'un médium d'un ordre particulier qui a la propriété de déterminer les gisements d'eaux ou de métaux qui sont enfouis dans le sol ? Le guérisseur et le clairvoyant sont des médiums à qui le fluide vital permet de rendre la santé aux malades et de voir dans l'Au-delà. Allons ! avec un peu de bonne volonté et un peu moins d'orgueil, vous ouvrirez bientôt en Sorbonne une chaire de Spiritisme !!

Hier vous ridiculisiez le Spiritisme avec énergie et vous aviez de jésuitiques sentiments de pitié pour lui. Aujourd'hui, vous dites : peut-être ???

Ah ! peut-être !!! Voilà le mot magique qui est bien le frontispice de la vie humaine ! C'est assurément le cri d'espoir de l'âme sincère. C'est la pensée intime de tous les vivants Mais c'est aussi l'expression de la désertion, du déni de la lâcheté du scientifique orgueilleux.

Peut-être ? C'est demain faisant une réalité de l'utopie de la veille ! C'est l'avenir, c'est le progrès, c'est l'évolution, c'est l'ascension, c'est le Règne de Dieu sur la terre ! Peut-être ? C'est le Spiritisme qui s'affirme, qui éclate, qui s'impose, qui apporte la vérité ! C'est la manifestation écrasante de l'Invisible et des grandes vérités que le mystérieux au-delà abrite et récèle ! Peut-être ? C'était hier, le ridicule jeté sur le sourcier et sur le guérisseur, c'est aujourd'hui, leur réhabilitation.

Peut-être ? je le redis encore c'était hier le Spiritisme traqué, ridiculisé, c'est aujourd'hui, c'est demain sa consécration dans une merveilleuse apothéose ! C'est la Justice immanente ! C'est la manifestation de la Vérité !...

DUBOIS DE MONTREYNAUD.

---

# *Les Ames réconciliées*

Par HENRI BRUN

**Épilogue spirite aux « Ames ennemies »** de PAUL-HYACINTHE LOYSON (1)

## AVANT-PROPOS

Je tiens à adresser à l'auteur des *Ames ennemies*, au seuil de cet épilogue, mes remerciements et mes excuses. Il a bien voulu me prêter deux de ses personnages, son savant et sa catholique, et Dieu sait ce que j'en ai fait ! Des spirites ! De très bonne grâce, il a accepté que je les fourvoie en une aventure qu'il condamne. En même temps que ce m'est un plaisir de rendre hommage à son obligeance, ce m'est un devoir de montrer qu'elle n'a rien d'une adhésion. Paul Hyacinthe Loyson demeure un ardent adversaire de la théorie et de la pratique spirites. Le spiritisme le choque gravement en tant que religion et ne l'a point convaincu en tant que science.

Le fils du « Père Hyacinthe » n'a pas moins d'aversion pour les croyances spirites que pour les religions orthodoxes. Sa Foi n'a rien de commun avec les dogmes des Églises, d'aucune Église. Il voulut bien me la faire connaître

(1) Drame en quatre actes, représenté au Théâtre Antoine en 1907. Librairie Édouard Pelletan, 115, boulevard Saint-Germain, Paris.

et m'en faire part en un temps où, livré corps et âme au plus cruel des deuils, j'avais besoin qu'on fît entendre à mon cœur les paroles qui font espérer et permettent de vivre. Alors que j'étais sourd à la voix des hommes, il me parla en dieu. Je n'oublierai jamais les lettres merveilleuses que cet apôtre, ce poète, se faisant mon ami, sans m'avoir jamais vu, envoyait, de toute son âme et de tout son génie, au secours de mon humble détresse, comme s'il n'avait pas, dans le même temps, de tâches plus illustres. « Dans cette affreuse tourmente, m'écrivait-il, je suis un frère qui se serre à vous et vous murmure : Confiance ! L'Harmonie aura le dernier mot ! » A mes accès de « désespérance matérialiste, qui était une injure à l'Ordre », il répondait : « Ne vous hâtez pas de conclure si cruellement et si superficiellement contre les revendications de votre cœur humain. Le cœur a raison contre la mort. L'homme a raison contre l'Univers. Le mystère de la mort ne vous réserve certainement pas la surprise du paradis légendaire. Encore moins le non-sens du néant final. Croyez-moi. Je vous l'affirme. Je vous le jure. L'Esprit qui s'est dégagé du Cosmos et rayonne, par l'homme, dans les ténèbres, ne peut être étouffé par elles. Je voudrais avoir le loisir de vous expliquer ma Foi. Elle n'emprunte rien aux illusoires croyances des églises. J'ai foi, une foi invincible, dans l'ensemble de l'Univers, dont votre bien-aimée fut une émanation exquise. « Dieu » vous l'avait donnée, « Dieu » l'a reprise à lui, vous diraient les Chrétiens. Je vous dis, moi : l'Univers a produit cette fleur, cette petite fleur pâle de lotus épanouie douloureusement un instant sur la sombre nappe du mystère ; — eh ! bien, l'universel mystère la garde. » — Faisant allusion, dans une autre lettre, au deuil qui le frappa lui-même il y a quelques années, il m'écrivait : « L'Univers, de ce jour, a changé de face à mes yeux. Il m'est devenu un immense cauchemar. Mais, contre lui, je me suis redressé, dès cet instant — je lui ai lancé un défi, et je me suis juré de changer sa face une deuxième fois, — et, cette fois, pour le glorifier !... Et j'ai réussi ma gageure ! J'ai remis de l'ordre dans l'univers, puisque j'en ai remis en moi. Oui, j'ai triomphé de l'univers pour l'honneur de l'univers même. Car nous en faisons partie, mon cher Brun, et au titre le plus royal, nous, les âmes qui prophétisons la Justice et qui décrétons l'Harmonie ! Avant de prononcer sur l'Univers, il faut consulter l'âme humaine, et il ne faut consulter qu'elle. « Dieu » n'est qu'en nous, mon cher ami, et laissons sourire les sceptiques et se récrier les pseudo-croyants : si vous saviez comme il est profond ! si vous saviez comme il est puissant !... Mon cher Brun, ce n'est n'est pas à moi, pauvre moi, de légitimer ni d'expliquer cette conviction par des considérations ou scientifiques ou métaphysiques. Tenons-nous fermes à notre âme. Elle a raison. Il faut, il faut absolument que cette étrange apparition de la vie cosmique au sein du vide infini des cieux ait un sens. Nous sommes là, d'ailleurs, pour lui en donner

un. Donc, vous aussi, rassasiez-vous de votre douleur, et puis, bientôt, le plus tôt possible — relevez-vous pour lutter héroïquement. Sur ce champ de bataille ténébreux, soyez un soldat de l'Infini. » — Et, ailleurs, encore : « Comment ne feriez-vous pas confiance au Dieu inconnu qu'Elle a manifesté ! Comment ne croiriez vous pas au mystère réparateur, vous qui vous êtes tout attendri, tout ennobli, tout approfondi sous la caresse de ce petit mystère vivant ! Vous l'avez eue : donc vous la garderez ! Les portes du Néant ne prévaudront pas contre Elle ! » J'eus l'occasion, à ce moment, de lire le poème qu'il adressa, avant de subir la même épreuve, à un père sur son « enfant morte », et où sa foi s'épanche en vers splendides et suaves (1).

Père, ce n'est pas vrai que tout d'elle ait péri !
L'horrible arrachement, qui de nous le conteste ?
La corolle a sombré dans la mer, mais il reste
Le parfum, sur les flots, de la fleur de l'esprit...

Oh ! ne recherchons pas comment elle subsiste !
Laissons les séraphins et les paradis bleus !
Mais que la jeune lune, en un ciel nébuleux,
Te soit une lueur d'elle, suave et triste...

Que le chuchotement des mystères amis
Te rappelle qu'un jour toute rencontre est sûre,
Que la mort un instant peut fausser la mesure,
Mais que vivants et morts sont du même Infini !

. . . . . .

Père deux fois trahi que l'enfant a quitté,
Puis que sa dernière ombre infidèle déserte,
Moi, le passant du soir devant ta porte ouverte,
Je t'adjure de croire à son éternité !

J'en étais à écouter en mon cœur l'écho puissant et doux de son Verbe inspiré, où ma douleur avait puisé déjà un peu de paix et de vaillance, quand un hasard, que je considère aujourd'hui comme providentiel, me révéla la science spirite, et quand un autre hasard, plus providentiel encore, m'initia ensuite aux pratiques spirites. Le spiritisme m'apporta l'absolu de la certitude et de décisives consolations. Il me donna la preuve de l'immortalité de l'âme, et le moyen de communiquer à mon gré avec ce que j'ai de plus cher dans l'autre monde. J'étais sauvé ! Mais mon sauveur de la première heure s'affligea de « l'erreur dangereuse » où mon destin m'aventurait. Tout de suite, il me cria casse-cou ! « Restez sain ! Que votre douleur

(1) *Revue bleue*, numéro du 7 septembre 1907.

soit saine !... Les vrais dieux ne se font ni table ni cuvette. » Et puis, quand il vit que le mal était fait, il m'adressa cette définitive profession de foi, sublime et amère : « Mon respect pour l'Esprit m'empêche de prêter l'oreille aux esprits. Le bruit des tables me distrairait de l'harmonie profonde des âmes. » Le panthéiste spiritualiste répudiait le néo-spirite !...

Des expériences malheureuses sont venues renforcer d'autre part l'hostilité de P.-H. Loyson contre le spiritisme, en ajoutant des griefs positifs à ses préventions sentimentales. Il m'en a fait dans une de ses lettres un récit émouvant qui ne sera pas sans intérêt ni sans profit pour certains spirites un peu trop crédules peut-être :

« Après la mort de mon père, je fus informé, par je ne sais quelle dame spirite, que le disparu, cherchant à rentrer en rapport avec moi, me donnait rendez-vous chez elle. Il ne m'en eût rien coûté qu'un louis. L'obole à Caron pour faire le voyage en sens inverse, et acquittée cette fois, par les vivants, le billet de retour des Champs-Élysées. Je priai la dame de demander à mon père un *signe*, qui le ferait reconnaître de moi. Et je précisai : que l'esprit de mon père me citât un vers de son poète de prédilection, le vers que mon père avait sans cesse à la bouche pour y résumer toute sa foi. Le *signe* ne vint pas, mon cher ami. Ce vers, maintenant, je puis vous le confier :

Et le cri de mon âme est toujours toi, mon Dieu !
(Lamartine)

Faut-il en conclure que les Esprits perdent la mémoire en prenant possession, après la mort, de la plénitude de leur âme ? Fâcheuse rançon, avouez-le !

Puis ce fut une séance spirite à laquelle je me rendis sur l'invitation de gens de très bonne foi. Je relevai des phénomènes magnétiques indiscutables. Le médium, endormi, lisait à livre ouvert dans *mon* cerveau. Mais quant à l'Esprit de mon père, il refusa de se manifester. Il me délégua mon *grand-père*, son propre père, et cela par une confusion qui s'établit aussitôt, dans la subconscience du médium, entre mon *grand-père* et mon *père*, que nous appelions, en famille, *grand-père*. Pensant à mon *père*, je pensai *grand-père* et le médium, qui lisait en moi, s'y trompa, fourvoyant du coup ces pauvres Esprits ! Bref, ce fut lamentable à pleurer, — si je n'avais préféré garder mes larmes pour ma douleur, et non pour rire ! Pardonnez-moi, mon cher ami, de m'exprimer avec cette franchise brutale. Et venons-en, pour finir, à cette lettre de mon père, adressée par lui, au lendemain de sa mort, à une « dame », et publiée par M. Léon Denis dans sa brochure : *L'Au-delà de la survivance de l'Être* (1).

(1) Voici cette lettre. Les passages entre guillemets sont ceux que relève P.-H. Loyson. « Chère madame, merci du service que vous m'avez rendu, merci de m'avoir aidé à sor-

Commentaire critique en quelques mots :

1° « Chère madame ». Il me paraît que dans l'Au-delà de telles appellations sont bien bourgeoises ;

2° Oh ! ce « débordement » qui ronge !

3° « Aux dépens du *nous* ». Mon père n'employa jamais une expression philosophique aussi impropre, un néologisme aussi impur. Il parlait français, sur terre.

4° « Amoralité ». Même observation.

5° « Apôtre ». Il se donne par trois fois ce qualificatif. Mon père était modeste, sur terre.

6° « Coucher l'homme immobile sous la pierre du sépulcre ». Le corps de mon père fut incinéré. Son *esprit*, sans doute, l'a oublié. La perte de mémoire s'aggrave.

7° « La terne chrysalide, où mon âme s'est muée, sous l'épreuve et la douleur, en un merveilleux papillon ». Mon père, dans son style, évitait ces banalités, sur terre !

8° « Possibilités ». Autre néologisme qu'il n'adopta jamais.

9° « La communion intime des êtres, que les lourdes *enveloppes* physiques

tir du trouble qui suit la mort, merci de m'avoir mis en contact avec des âmes si nobles, si pures, qui rêvent le triomphe du Christ véritable et la mise en œuvre de sa doctrine dans une humanité rongée par la fièvre malsaine du matérialisme et par le *débordement* de ces doctrines d'une philosophie nébuleuse, qui, en voulant créer des surhommes, a méconnu l'homme tout court.

Le matérialisme, d'une part, et les néfastes doctrines qui ont exalté le moi *aux dépens du nous* et l'individu aux dépens de l'ensemble humain dont on ne peut le séparer, ont créé une *amoralité* générale, une dégénérescence de la conscience, que les vieilles formules religieuses sont incapables d'enrayer.

Oh ! nous aurons bien à faire, nous, les missionnaires du Christ nouveau, et le travail ne nous manquera pas dans la vigne du Seigneur; mais quelle joie pour *l'apôtre* de sentir sa mission se préciser et s'étendre, de voir que la mort, *loin de coucher l'homme immobile sous la pierre du sépulcre*, augmente, étend, amplifie ses facultés, qu'elle le libère des doutes, des hésitations, des scrupules faux qui troublent sa conscience ! Ma vie passée n'a été que *la terne chrysalide où mon âme s'est muée sous l'épreuve et la douleur en un merveilleux papillon*.

O joie immense qui gonfle le cœur ! joie qui soulève l'âme dans un souffle éperdu, pour la jeter palpitante de reconnaissance, aux pieds du céleste Créateur, qui paie si amplement la rançon du pécheur.

Non, mes frères, vous qui êtes plongés dans la nuit de votre terrestre prison, vous ne pouvez concevoir le bonheur de la libération terrestre : sentir grandir en soi cette puissance de connaître et d'apprendre, qui a fait déjà de l'homme le maître de l'univers matériel, sentir grandir en soi, avec l'intelligence et la compréhension, toutes les *possibilités* de l'action ; sentir son cœur s'épurer, et connaître enfin la véritable amitié et le véritable amour dans la *communion intime des êtres, que les lourdes enveloppes physiques séparent par d'invincibles barrières*, tout cela ne peut s'exprimer par des mots, et il n'est impossible de vous faire sentir cette plénitude de vie qui succède au sommeil terrestre ; car, sur terre, l'homme est semblable au grain enfoui dans le sol, obscur germe, *notion* qui pré-

*séparent par* d'invincibles *barrières* ». Cacophonie et galimatias. Les voûtes de Notre-Dame et du Cirque d'Hiver en eussent été lézardées.

10° Oh ! ce « germe » qui est une « notion », une « notion enclose dans des liens » !

11° « Les Lacordaire, les Didon, les Bersier ». Jamais mon père n'eût associé ces trois hommes, sur terre. Pour le premier et le dernier, il professait une haute estime. Pour le père Didon, hélas ! Si vous saviez ce qu'il en pensait !

12° Signé : « Loyson ». Jamais mon père n'a signé ainsi, mais, tour à tour, selon les étapes de sa carrière : *Charles Loyson*, *Frère Hyacinthe*, *Hyacinthe Loyson*.

Conclusion : Cette lettre est le produit d'une très grossière supercherie ou d'une très naïve — et pas flatteuse — autosuggestion à laisser pour compte à la « dame » destinataire. Et pour une fois ce serait le cas de le dire, quelle *chute* le « père Hyacinthe » a faite ! après sa mort, heureusement.

Mon cher ami, entraîné à la discussion de cette macabre plaisanterie, j'ai fait violence à mes sentiments les plus douloureux dans l'espoir que mon témoignage pourra, peut-être, vous mettre en garde.

Je n'ajoute qu'un mot : de son vivant mon père avait horreur du spiritisme ; pourquoi son *esprit* n'en fait-il pas son mea culpa ?

De tout mon cœur d'ami, je déplore les douloureuses expériences de P.-H. Loyson. Les seuls médiums auxquels il ait eu à faire se sont trouvés malencontreusement être un médium vénal, un médium suggestionné, un médium peut-être autosuggestionné. Ces intermédiaires spirites l'on dégoûté du spiritisme !...

Je n'ai pas le dessein de discuter ici ses griefs, — la pièce qui suit ayant pour objet d'y répondre, ainsi qu'à vingt autres, — arguments de science,

---

pare l'épanouissement futur, mais qui n'en est pas moins profondément enclose dans les liens de la matière.

Merci encore une fois, madame, d'avoir hâté mon réveil, de m'avoir donné tant d'amis si élevés, si hauts et si pénétrés de la parole du Christ ; merci de m'avoir fait entrer dans cette phalange qui compte des *Lacordaire*, *des Didon*, *des Bersier*, phalange qui travaille à la divine mission de la rénovation de l'idéal du Christ.

Me voici donc redevenu l'ardent, le fervent apôtre que vous, ma chère fidèle (l'Esprit s'adresse, ici, à une personne de l'assemblée), avez connu, avec plus de clairvoyance et plus d'intelligence des choses, avec l'espoir fervent de pouvoir reprendre plus tard et plus parfaitement la tâche que j'ai essayé de remplir ici-bas et que j'ai laissée, hélas ! imparfaite.

C'est votre pensée qui m'a attiré près de notre médium. Merci donc, à vous aussi. Je vous quitte, mes amis, plein d'une joie pure et sainte, joie qui surpasse toutes les joies de la terre, comme toutes les harmonies terrestres, comme le chant du rossignol surpasse et éteint le gazouillis de la fauvette.

Merci encore ; l'apôtre a repris confiance en sa mission divine, et de nouveau le voici prêt à combattre pour le triomphe de l'esprit du Christ.

LOYSON.

de sens commun ou de sentiment qu'on a opposés au spiritisme dès son apparition. J'ai voulu seulement, en remerciant l'auteur des *Ames Ennemies* de la liberté qu'il m'a laissée d'user à mon gré de ses personnages, dégager entièrement sa responsabilité de l'aventure où je les ai entraînés. S'ils se convertissent à la Foi spirite, qu'on sache bien que ce n'est pas... sa faute, — mais la mienne !...

---

# *Les Ames réconciliées*

A Paul-Hyacinthe Loyson, à l'Inspiré que j'admire, à l'Ami qui m'honore, je dédie, « loyalement », « énergiquement », « passionnément » cet acte de foi d'une science nouvelle (1).

PERSONNAGES { Daniel Servan. / Madeleine Servan. / Verget, ami d'enfance de Daniel.

*La scène a lieu à Paris, dans le cabinet de Daniel, en 1913, cinq ans après la mort de Florence.*

## SCÈNE UNIQUE

Verget. — Pauvre Florence ! Comme sa dernière heure eût été plus douce, si elle avait emporté l'espoir de se survivre et de vous revoir ! Oh ! Daniel, ta science a fait un grand crime !

Daniel. — Elle le ferait encore ! La Science est innocente du mal qu'elle fait. Que dis-je ? C'est sa vertu, à elle, d'être impitoyable ! Ses rigueurs ne sont qu'un hommage à la Vérité !

Verget. — Ou une offense ! La Vérité aime la mesure, et la réserve convient à la science humaine !

Madeleine. — Ne m'en parle plus, de ta science ! L'insensée, la forcenée, qui t'a empêché d'être époux, d'être père !

Daniel. — Elle m'a fait dieu ! Elle a arraché ma fille aux mains ténébreuses du prêtre, de ton prêtre ! Elle lui a procuré une mort digne d'Elle, une mort libre et fière, dans la clarté !

Madeleine. — Malheureux !

Verget. — Hélas ! ne vous jetez pas la pierre ! Vous n'aviez ni l'un ni l'autre ce qu'il fallait à l'âme infinie de Florence ! Elle avait un égal besoin de croire et de savoir. Ta science ne répondait pas aux vœux de son cœur.

(1) Les *Ames Ennemies* de P. H. Loyson sont dédiées : « A ceux qui croient passionnément, à ceux qui nient énergiquement, à ceux qui cherchent loyalement ».

Votre foi ne répondait pas aux exigences de sa raison. Science sans espoir ! Foi sans preuve ! L'une et l'autre, d'ailleurs, pleines de préjugés !

DANIEL ET MADELEINE. — Par exemple !

VERGET. — Oh ! si je m'étais trouvé à temps auprès de Florence ! J'aurais sauvé votre enfant ! Je lui aurais fait connaître une religion qui ne s'oppose pas à la science. Je lui aurais fait connaître une science qui conduit à la religion !

DANIEL. — Qu'est-ce que tu nous racontes là ?

VERGET. — J'ai appris bien des choses depuis que ma fillette à moi aussi est morte ! J'ai dépouillé, j'ai maudit le Négateur que j'étais ! Que j'étais sans raison, sans conscience, sans excuse ! De quel droit proclamer le Néant ?

DANIEL. — Là où la Science ne trouve rien, la Science a bien le droit d'affirmer qu'il n'y a rien !

VERGET. — Parce qu'elle n'a pas rencontré l'Ame sur son chemin, elle décrète que l'Ame n'existe pas ! Comme si elle avait les yeux qu'il faut pour la voir ! Et comme s'il était nécessaire d'être visible aux yeux pour être ! Ta science est aveugle dans ses investigations ! Ta science est boiteuse dans ses déductions ! Ta science est une grande infirme !

MADELEINE. — Bravo !

VERGET. — Heureusement qu'une philosophie s'est levée, clairvoyante et sublime, qui assure que la pensée déborde de toutes parts le cerveau qu'on croit qui la porte, — comme le « vêtement » le « clou » qui le supporte, — et qui pense que l'âme, extérieure et supérieure au corps, a des chances de lui survivre.

DANIEL. — Bergson ?

VERGET. — Oui !

DANIEL. — Fiction de métaphysicien ! Rêve de poète !

VERGET. — Vue de penseur hardi et sûr, qui s'entend à merveille à dissiper les liens communs et les sophismes ! Il est vrai que les faits dont son induction procède — car sa méthode est rigoureusement expérimentale, — sont des faits de pure observation intérieure, — mais combien suggestifs ! — qu'il n'aboutit à prouver l'indépendance et la survivance de l'âme que par la voie du raisonnement — mais combien pressant ! — et que ces vérités ne dépassent pas, dans sa démonstration, le stade de la probabilité, — mais combien irrésistible ! (1). Ah ! que cette philosophie est plus scientifique que la science, mon cher Daniel ! Mais une science, une science véritable vient de naître, sœur cadette que la Science ignore et dédaigne, et qui demain aura sa revanche ! Et cette science démontre, et démontre, elle, par voie

(1) Conférence de Bergson à « Foi et Vie » sur « l'âme et le corps », reproduite dans la revue *Foi et Vie*, numéros du 16 décembre 1912 et 1er janvier 1913, 48, rue de Lille, Paris.

d'observation et d'expérimentation extrapsychique, par la seule évidence et autorité du fait, sans avoir besoin de recourir au raisonnement, que l'âme n'est pas une fonction du cerveau, que l'âme est autonome et qu'elle est immortelle !

DANIEL. — Chimère ! Si la science est impuissante à prouver que l'âme meurt, il ne lui est pas moins impossible de prouver qu'elle ne meurt pas !

VERGET. — La preuve est faite, te dis-je !

DANIEL. — Bah !

VERGET. — Archi-faite ! Tu conviendras d'abord qu'il est plausible de présumer que l'âme peut survivre au corps s'il est établi que l'âme peut se séparer du corps ? Qu'elle peut lui survivre après la mort si elle peut s'en séparer pendant la vie ?

MADELEINE. — Cela va de soi !

VERGET. — Or c'est maintenant un fait acquis ! L'âme peut, momentanément, se séparer du corps. Elle peut s'en séparer dans l'état de sommeil naturel ou de sommeil provoqué et parfois même dans l'état de veille, sous l'influence d'une émotion.

DANIEL. — Comment veux-tu qu'un principe immatériel puisse avoir une destinée indépendante et objective ?

VERGET. — Mais l'Ame n'est pas une entité inconcevable, une abstraction irréalisée ! Elle est revêtue et escortée d'une forme infiniment subtile et pourtant matérielle, — correspondant, si tu veux, à un cinquième état de la matière, — espèce d'organisme fluidique qui est le double textuel et l'image éthérée, — le canevas, a-t-on pu dire — du corps physique, dont il a l'apparence et les propriétés. C'est cet être, invisible et réel, qui unit l'Ame au corps et lui permet aussi de s'en séparer.

DANIEL. — Hypothèse !

VERGET. — C'est un fait ! Constaté par de nombreuses expériences ! Attesté par des témoignages considérables ! Proclamé par la photographie et par le moulage ! Car le double invisible s'est extériorisé et matérialisé parfois jusqu'à devenir aussi réel que son enveloppe charnelle. Lis le magnifique ouvrage de Gabriel Delanne, — un savant de la jeune école —: *Les apparitions matérialisées des vivants* (1). Lis, et tu seras confondu, et tu seras convaincu ! Lisez, madame, et vous serez émerveillée ! Oh ! ce corps fluidique, séparable du corps, inséparable de l'âme, qui permet à l'âme de sortir du corps et par conséquent de survivre au corps ! Quelle trouvaille ! Il faudrait l'inventer, s'il n'existait pas ! Gloire au corps fluidique, à l'éternel compagnon de l'Ame ! Car il est le support de l'Immortalité ! Car il est le fondement de la Foi ! Oh ! la bonne nouvelle à prêcher aux hommes de bonne

(1) Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

volonté, à tous ceux qui voudraient bien croire et ne peuvent plus croire ! Ah ! si Florence avait su !...

DANIEL. — Pardon ! Tu ne m'as fourni là qu'une présomption en faveur de l'immortalité. J'attends encore la preuve ! Vois-tu, mon ami, le peuplea raison, il y a beau temps que les Morts, s'ils vivaient encore, seraient venus nous le faire savoir !

VERGET. — Aussi n'y ont-ils pas manqué ! Ils s'empressent de le faire, dès qu'ils en ont le moyen ! Spontanément, dans tous les pays et dans tous les temps, ils se sont manifestés aux vivants ! Commerce intermittent et isolé, il est vrai, pendant longtemps ! Mais les investigations de la jeune Science ont découvert heureusement les voies par où il leur est possible de se communiquer à nous. Et, depuis seulement un quart de siècle, c'est par milliers — vous m'entendez bien, par milliers ! — qu'ils sont venus, sur tous les points du globe, nous apporter la joyeuse, l'éclatante certitude de leur survie ! Et une correspondance merveilleuse s'est établie entre les deux mondes !

MADELEINE. — Pas possible !

VERGET. — C'est la vérité même ! Et l'on peut dire aujourd'hui, au sens textuel du mot, que « l'Humanité est faite de plus de Morts que de Vivants. » La preuve de l'immortalité, la preuve que tu demandes, ce sont les Morts eux-mêmes qui nous l'apportent ! Et de cent façons différentes, originales, pittoresques, irrésistibles ! Que d'innombrables observations, que d'innombrables expériences, ont permis de définir et de classer ! — Invisibles, ils nous prouvent leur survivance physique. Ils frappent des coups sur les meubles et sur les murs. On entend leurs pas dans l'escalier, sur le plancher. Ils jouent des airs de musique, font des soli, donnent des concerts — et s'applaudissent ! Ils déplacent les chaises, soulèvent les tables, ouvrent les portes, tirent les rideaux, apportent des fleurs. Ils vous serrent la main, vous caressent le visage, vous tirent la barbe, vous chipent votre bague et vous la rendent.

DANIEL. — Et patati et patata !...

VERGET. — Invisibles, ils nous prouvent leur survivance intellectuelle. Ils nous parlent, à l'aide d'un objet auquel ils impriment des mouvements ou des sons en nombre correspondant au rang des lettres de l'alphabet, — dictant ainsi des mots et des phrases. Ils nous parlent par la bouche d'un homme endormi, en qui ils s'incarnent momentanément. Ils nous parlent directement à l'oreille ou à l'âme. Et ils écrivent aussi — des pages et des pages — par la main d'un vivant ou de leur propre main !

DANIEL. — Quelles légendes !

VERGET. — Et ils nous prouvent enfin leur survivance intégrale, physique et intellectuelle, en se rendant parfois visibles. Oui, visibles ! Ça, c'est leur

chef-d'œuvre ! Lisez, oh ! lisez le second volume de G. Delanne, *Les apparitions matérialisées des Morts* (1). Œuvre de Science magistrale, qui est aussi le plus merveilleux des romans ! Vous y verrez comment les Morts, dans certaines conditions, en empruntant aux témoins une partie de leur fluide et de leur substance ont pu concrétiser leur corps fluidique jusqu'à le rendre aussi matériel que leur corps d'autrefois — comment ils ont pu, pour un temps — une heure, deux heures parfois, et pendant des périodes de plusieurs mois, voire de plusieurs années, recouvrer ostensiblement les traits précis et exacts de leur être et de leur costume terrestres, — comment ils ont pu ainsi aller, venir, causer, écrire, se mêler aux assistants, aussi réels qu'eux, indiscernables d'eux ! Et ceux-ci les ont vus, ils les ont entendus, ils les ont touchés, palpés, embrassés, — ils les ont auscultés, ils les ont pesés, ils leur ont tâté le pouls, ils les ont fait souffler dans de l'eau de baryte qui s'est décomposée comme sous un souffle humain, — ils les ont trouvés en tous points semblables aux vivants !

MADELEINE. — C'est merveilleux !

VERGET. — C'est de l'idylle, c'est du drame, c'est de l'épopée ! C'est le poème des poèmes ! Et c'est de l'histoire !

DANIEL. — Une histoire à dormir debout, mon pauvre ami ! Où diable a-t-on pris tous ces faits-là ?

VERGET. — Dans les comptes rendus des séances d'expérimentation qui se sont tenus dans tous les pays du monde depuis plus de cinquante ans ! Et qui ont été publiés dans des journaux, dans des revues, dans des livres, qui font déjà une imposante bibliothèque ! Lis, mon cher, lis, que veux-tu que je te dise ! Tiens, si tu veux avoir une vue d'ensemble des faits et de leurs sources, lis, en particulier, le remarquable ouvrage de Léon Denis : *Dans l'Invisible* (2).

DANIEL. — Mais quelle est la valeur des témoignages que tes auteurs invoquent ?

VERGET. — Irrécusable ! Témoignages de chercheurs de haute conscience et, parfois, de forte culture, gens de loisir ou gens d'étude, professeurs, magistrats, officiers, penseurs, écrivains. Très nombreux, les écrivains ! Et pas les premiers venus ! Mme Marryat, William Stead, Vacquerie, Eugène Nus, Mme de Girardin, V. Hugo et d'autres ! Témoignages de chercheurs de grande Science, parmi lesquels on trouve des célébrités, voire des illustrations — quelques-unes officielles, ne t'en déplaise ! — comme Hodgson, Myers, Varley, Gurney, Fechnet, Hyslop, Lodge, Zollner, Carl du Prel, Richet, Gibier de Rochas, Flammarion, Morselli, Lombroso, Aksakoff, Ochorowicz, Russell Wallace, W. James, William Crookes ! Salue, mon cher ! Qui tous, note

(1) Librairie des Sciences psychiques.
(2) Librairie des Sciences psychiques.

bien, ou à peu près tous, ont commencé par être, *a priori*, aussi incrédules que toi, et ne se sont occupés d'abord de ces faits qu'en vue de les combattre ; — et qui tous, après enquête, vaincus par l'évidence, ont affirmé leur conviction, ont confessé leur conversion en termes formels, qui se ramènent à peu près à cet aveu significatif de R. Wallace : « Lorsque je me livrai à ces recherches, j'étais foncièrement matérialiste. Les faits néanmoins sont des choses opiniâtres : ils me vainquirent et m'obligèrent à les accepter », — ou à cette lapidaire profession de foi de W. Crookes : « Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est. »

DANIEL. — Tes grands hommes n'auraient-ils pas été roulés par des roublards ? Il y a de faux « médiums » ! Il y a de fameux prestidigitateurs !

VERGET. — Sans doute ! Et il s'est produit des faits frauduleux, oui ! Est-ce à dire que tous les autres soient suspects ? Tu conviendras que des types comme W. Crookes et consorts sont assez peu disposés, assez peu exposés à être poires ! Et si tu savais le luxe de précautions dont ils s'entouraient, la rigueur du contrôle qu'ils exerçaient au cours de leurs expériences ! Elles avaient lieu chez eux. Ils n'étaient assistés que de parents et d'amis, tous sûrs ! Ils faisaient à peu près le vide dans le local. Ils en inspectaient tous les recoins. Ils mettaient des scellés aux portes et aux fenêtres. Quant au médium, il pouvait se croire revenu aux beaux temps de l'Inquisition ! On le visitait de fond en comble. On lui ôtait ses vêtements, on lui en mettait d'autres. On lui tenait les pieds et les mains. Ou on l'attachait à son siège. Ou on le ligotait dans un sac. Ou on l'enfermait — au verrou et sous scellés — dans une cage. Va donc tricher dans ces conditions ! D'ailleurs les grands maîtres anglais de la prestidigitation ayant assisté, en qualité d'experts et d'arbitres, à certaines séances de matérialisation, ont affirmé publiquement que les phénomènes dont ils avaient été témoins défiaient l'art le plus consommé, — et qu'il était impossible, étant données les conditions de l'expérience en cause, de les imiter à l'aide d'aucun truc ! Et savez-vous jusqu'où allaient les précautions dont s'entourait le Dr Hodgson au sujet de Mme Pipers, l'illustre médium dont les communications firent ce miracle de convertir à la longue des savants aussi irréductibles, qu'Hodgson, Hyslop, Myers et Lodge ? Jusqu'à l'emploi de détectives, oui mon cher, de détectives chargés d'espionner sa vie privée dans la vue de découvrir l'origine — suspecte par hypothèse — de ses incroyables informations. Espionnage qui n'eut d'autre objet que de démontrer avec éclat l'honnêteté du médium ! Il y a donc des faits irréprochables, et on ne les compte plus !...

DANIEL. — Eh ! bien non, là ! Tu ne me les feras pas avaler ! Il faut que les observateurs aient été hallucinés !

VERGET. — Voyons, voyons ! Des gens sains de corps et d'esprit, qui n'ont

jamais eu la moindre hallucination au cours de leur existence, — des gens de tempérament froid, de caractère rassis, de science positive, qui observent les faits en témoins impassibles, parfois incrédules et hostiles, est-il admissible qu'ils soient subitement hallucinés ! Et hallucinés collectivement, au nombre de huit, dix et plus ! Et hallucinés complètement et identiquement, en tous leurs sens à la fois et de la même façon ! Et que soient hallucinés aussi les animaux qui parfois sont témoins de ces phénomènes ! — Et l'apparition n'est-elle qu'une hallucination quand elle laisse une trace, une trace matérielle et qui dure, de son passage ? Quand elle écrit un message et que ce message demeure ? Quand elle déplace un objet et que cet objet reste en sa place nouvelle ? Quand on l'a photographiée, à différentes reprises et en diverses poses ? Quand elle laisse une empreinte de son pied sur de la farine et du noir de fumée ? Quand, ayant plongé sa main jusqu'au poignet dans la paraffine fondue, elle offre aux assistants un moule intact et pur en souvenir de son passage et témoignage de sa réalité ? Allons ! allons ! l'hypothèse de l'hallucination ne tient devant la raison ni devant les faits !

DANIEL. — Soit ! Mettons qu'ils soient réels !

VERGET. — Nos pires adversaires ne le contestent plus ! C'est chose acquise à la science !

DANIEL. — Mais l'interprétation que tu en donnes n'est-elle pas gratuite ? Ne peuvent-ils s'expliquer autrement que par l'intervention des Défunts ?

VERGET. — Essaie ! Mais fais-moi grâce de certaines hypothèses fantaisistes dont le moindre tort est de ne rendre raison que d'une catégorie de faits, à l'exclusion des autres ! Fais-moi grâce de l'hypothèse de « l'idéoplastie » d'après laquelle le médium aurait le pouvoir d'extérioriser et de matérialiser une image mentale issue de sa conscience ou de celle des assistants ; et de celle du « cliché astral », survivance aérienne d'une scène de la vie défunte ; et de celle des « larves », fantômes éphémères destinés à s'évanouir après un temps de vie illusoire : hypothèses qui, fussent-elles plausibles, n'expliqueraient qu'une infime partie de seuls faits d'apparition et que dément la riche floraison des phénomènes de toute nature où la réalité et l'éternité de la survie s'affirment triomphalement ! Hypothèses qui n'ont guère plus de valeur, malgré leur apparence scientifique, que l'hypothèse catholique en vertu de laquelle les soi-disant Esprits ne seraient que des démons !

DANIEL. — Tu n'as pas le droit de rejeter une hypothèse sans prétexte qu'elle n'atteint qu'une série de faits. Si elle fait bonne contenance devant sa série, et que d'autres hypothèses se chargent à leur tour des autres séries, la raison ne doit-elle pas se déclarer satisfaite ?

VERGET. — N'est-il pas raisonnable de préférer à cette coalition d'hypothèses partielles, dont aucune ne peut se suffire, la noble indépendance d'une

hypothèse unique, qui, à elle seule, vient à bout de la totalité des faits ? Au reste, je ne crains pas la lutte sur ton propre terrain ! Ouvre le feu !

(*A suivre*).

# La Société du Mesmérisme de Paris

## 1846-1860

Dans un précédent article sur les *Sociétés de Magnétisme* (v. *Revue Spirite* d'avril 1913) j'ai parlé de la naissance et de la vie de la *Société du Mesmérisme de Paris*, et j'ai promis de faire un petit résumé et commentaire de ses travaux. Je vais essayer de tenir parole.

Cette Société, s'étant constituée en 1844, à la veille de l'apparition du Spiritisme sur la scène du monde, il sera intéressant, je pense, d'examiner, d'après ses archives, comment elle a accueilli la nouvelle doctrine. Il y a donc lieu de considérer deux choses dans son œuvre : 1° ses travaux sur le magnétisme ; 2° ses recherches et enquêtes sur le spiritisme.

Comme je l'ai dit en parlant de la constitution de cette Société, les membres *stagiaires* présentaient des thèses pour devenir titulaires. De plus, tous les membres étaient invités, même exhortés à adresser à la Société des correspondances, des rapports, des mémoires sur tous les sujets ou événements qui se rapportaient au magnétisme. C'est dans ces documents, d'ailleurs très incomplets, que je vais puiser.

Toutes sortes de sujets relatifs, plus ou moins directement, au magnétisme sont traités dans les thèses. Pour en donner une idée je vais analyser quelques-unes de ces thèses, autant que possible, par ordre de dates.

***

La première est celle de Maeyens, lue à la séance du 3 décembre 1846, sur l'*échange simultané* du fluide nerveux et les conséquences de cet échange.

Suivant le *thésiste*, la magnétisation ne se borne pas à une communication de fluide du magnétiseur au sujet ; il y a échange réciproque de fluide ; le magnétiseur donne seulement plus qu'il ne reçoit. Ces deux assertions sont démontrées ; la première, par le fait de la transmission de la maladie du sujet au magnétiseur, si celui-ci n'a pas soin de se *dégager* ; la seconde, par la fatigue, pour le magnétiseur, qui suit l'opération et le réconfort pour le patient.

L'auteur cite, entre autres, un fait très remarquable à l'appui de sa thèse, fait constaté et attesté par un médecin, le docteur Véancin : c'est la transmission réciproque des médicaments.

Un magnétiseur, membre de la Société, avait pris une purgation et sa somnambule quelques gouttes de laudanum. Les deux médicaments se croisèrent ; le magnétiseur dormit sans être purgé et la somnambule fut purgée et ne dormit pas.

*Commentaire.* — Il est démontré que, même sans le vouloir, le magnétiseur communique de son fluide au sujet. Mais où va le fluide du sujet, que devient-il ? Est-il condensé, concentré dans le sujet ? est-il extériorisé ? Y a-t-il un peu de condensation et un peu d'extériorisation, plus ou moins suivant les idiosyncrasies magnétiques des sujets et des opérateurs ? Dépend-il du magnétiseur ou du sujet de l'extérioriser ou de l'en empêcher.

Des magnétiseurs modernes des plus haut cotés, c'est-à-dire de ceux qui se font ou se font faire le plus de réclame, et qui appellent les autres des *pirates de la Science*, ont tranché cette question très légèrement.

Ils prétendent que le fluide du sujet s'extériorise, que le leur — apparemment bien supérieur — le remplace et met ainsi le magnétisé dans un état d'hypnose toujours plus profond, à mesure qu'ils font plus de passes. Ils arrivent ainsi, à les croire, à *extasier* complètement le sujet (le mettre hors de son corps), à lui faire voir une foule de choses merveilleuses et jusqu'à ses vies antérieures ?

Des expériences si superficielles ne méritent pas d'être discutées : pour les réduire à leur juste valeur, il suffit de demander à ces thaumaturges pourquoi leur propre fluide ne produit pas dans leur propre corps les mêmes effets que dans le somnambule, et comment il se transforme ainsi dans le corps du magnétisé.

La merveille est aussi grande que le mystère catholique de la transsubstantiation.

*
* *

Voici une autre thèse, présentée et soutenue à la dite Société le 7 janvier 1847 par Charles Grumet, sur la *magnétisation d'un sujet par deux magnétiseurs agissant simultanément et avec les mêmes intentions.*

L'auteur cite une guérison qu'il a obtenue par ce moyen et qui n'aurait pu l'être par lui seul. Il reconnaît que l'unité d'intention ne suffit pas, qu'il faut que le fluide des deux magnétiseurs soit de même qualité ou, pour le moins, de qualité analogue. Pour obtenir cette homogénéité, il faut que le premier magnétiseur magnétise le second, avant de réunir leurs efforts.

*Commentaire.* — Il est certain qu'on peut obtenir de plus grands résultats à deux qu'à un. J'ai vu souvent des somnambules magnétisant des malades et me disant : « Aidez-moi donc. — Comment ? Mettez votre main sur mon épaule (ou même les deux mains sur les deux épaules) et unissez-vous d'intention avec moi. » Et le résultat désiré était obtenu.

Beaucoup d'autres depuis Grumet (et même avant) ont eu la même idée

d'ailleurs très facile à déduire. Si un magnétiseur produit un effet *a*, deux magnétiseurs produiront *2 a* ; 10, *10 a* ; 100, *100 a*. Et alors tout deviendra possible.

Tout récemment, j'ai encore reçu la visite d'un magnétiseur féru de cette idée et me demandant de l'appliquer et de la faire connaître. Mais de la théorie à la pratique il y a loin.

Le difficile est d'établir dans le nombre l'unisson, ou seulement la consonance, l'harmonie, de fluide, de sentiment, de pensée, de volonté. Entre deux ou trois personnes, c'est quelquefois possible et l'on peut toujours essayer (en suivant la méthode indiquée par Grumet : que le premier magnétiseur magnétise ses confrères avant d'agir de concert sur le malade) ; mais on ne peut guère compter réussir en grand nombre.

C'est à cette harmonie, quand elle existe, que Lourdes et d'autres lieux de pèlerinage doivent leurs miracles et leurs plus grands succès curatifs du corps et de l'esprit.

*
* *

J. Lovy a déposé sa thèse le 17 décembre 1846 et elle a été discutée en séance le 21 janvier 1847. Sujet : *Des erreurs et des exagérations en magnétisme*. De plus, il a fait une causerie à une séance *Passage du Saumon* sur l'Influence *de la musique en magnétisme*, un *Rapport sur des phénomènes extatiformes*, produits par la somnambule Louise dans les séances de M^me^ Lafontaine.

Le titre seul de la thèse prouve que la Société n'était pas d'admiration et de congratulations mutuelles, mais qu'elle acceptait la discussion, le contrôle, l'examen toujours réitéré.

Le sujet, demande Lovy, obéit-il à votre volonté, ou lit-il dans votre pensée ? Vous prétendez que le somnambule voit avec la nuque, l'épigastre, les mains, les pieds? Mais, je conviens que ce n'est pas par les yeux qu'il voit; mais je crois que la vue somnambulique rayonne et que le voyant voit par son âme et non par aucune partie de son corps.

Ne vous fiez pas trop aux sujets, dit Lovy, ne vous dupez pas vous-mêmes par le dressage que vous leur faites subir ; méfiez-vous des phénomènes extatiformes et des autres phénomènes dits supérieurs.

« Vous connaissez la naïveté de ce somnambule dont on venait de paralyser l'ouïe et qui, lorsqu'une personne lui demanda : *M'entendez-vous ?* répondit : *Non, je ne vous entends pas, je suis isolé.* »

La conclusion de la thèse est qu'il ne faut pas se laisser entraîner dans le tourbillon du merveilleux, « méfions-nous de ce splendide magnétorama que quelques enthousiastes veulent faire passer sous nos yeux. Ils promènent notre esprit de féerie en féerie ; pour eux, c'est tout un monde enchanté, qui réaliserait le rêve des Mille et une nuits. De grâce, messieurs, ne boule-

versons pas la raison du profane qui nous écoute. Faisons du magnétisme, ne faisons pas de la magie blanche. »

Ces préceptes, si bien présentés et observés, avant Lovy, par Deleuze et d'autres anciens magnétistes, n'ont rien perdu de leur actualité et les spirites peuvent, eux aussi, en faire leur profit.

« Ne bouleversons pas la raison du profane. » C'est, en effet, le plus sûr moyen de l'éloigner de nous. En conséquence, enregistrons tous les faits, quel que soit leur degré de merveillosité, mais ne les vulgarisons qu'avec prudence, et surtout n'exagérons pas leur nature ni leur portée.

Dans son allocution sur l'*influence de la musique en magnétisme*, Lovy conseille de n'employer la musique que sous sa forme grave, austère et dans toute sa pureté religieuse. « Point de contre-danses, polkas, valses, etc., mais des mélodies douces et pénétrantes. »

Lovy était tout indiqué pour faire un rapport sur les phénomènes extatiformes des séances de Mme Lafontaine. Il croit à l'extase spontanée, « cette sainte extase de contemplation que nous connaissons depuis longtemps » ; mais il se méfie de l'extase provoquée. Il ne nie pas formellement la faculté extatique de Mlle Louise, mais il ne l'affirme pas.

Lovy me paraît se tromper sur un point important. Il croit que, dans l'extase provoquée par le magnétisme, le sujet n'est plus en rapport avec son magnétiseur que par les liens de l'attraction *physique*, et que, par conséquent, il n'y a pas transmission de pensée de l'un à l'autre.

Je n'ai jamais pris la peine d'examiner les extatiques artificiels, peine inutile, puisqu'ils ont tous subi un dressage; mais j'ai vu quelques somnambules non dressées qui passaient spontanément en extase. Quand je leur parlais, elles me répondaient, très bas et très brièvement, comme si elles ne voulaient pas être distraites de leur contemplation (1). Le rapport psychique n'était donc pas plus rompu que le rapport physique. Les faits que raconte Lovy dans le cas Lafontaine prouvent que le rapport psychique existait certainement entre les deux facteurs.

***

La thèse de Ramel (Louis-Joseph-Amant) du 17 juin 1847 sur l'*hygiène du magnétiseur et du magnétisé* n'offre rien de bien remarquable. Elle prouve du moins que les sociétaires s'occupaient de tous les côtés de la question magnétique. L'auteur traite de *l'hygiène physique* et de *l'hygiène sensuel et*

(1) L'une me répondait : il n'y a pas d'expression pour dire ce que je vois. C'est beau ; c'est tout ce que je puis dire. Une autre ne voulut jamais me dire ce qu'elle voyait, non parce qu'elle ne pouvait pas, mais « parce que cela vous ferait de la peine. Inutile d'insister ».

*moral* du magnétiseur et du magnétisé. On voit qu'il prend le mot hygiène au masculin.

Une autre thèse qui nous prouve encore que la Société ne négligeait rien de ce qui peut intéresser les magnétistes, est celle de Jules Gautier sur le *Phrénomesmérisme*, du 7 juin 1849.

Un fluide vital, se trouvant au service de la volonté et pouvant agir sur l'organisme, la phrénologie peut-elle nous servir pour diriger l'application du magnétisme ? » Gautier n'en doute pas. Le magnétisme seul peut déjà faire beaucoup de bien ; le phrénomagnétisme en fera davantage. Entre l'un et l'autre, il y a la différence des chevaux et de la vapeur.

« Vous calmerez, parce que le fluide de Mesmer est lui-même réparateur et intelligent, mais je calmerai beaucoup plus vite, parce que je joindrai mon intelligence à celle du fluide. »

La thèse de Furcy-Adrien Mesmer, lue en séance le 17 janvier 1850, n'est pas faite, surtout étant donné le nom patronymique du postulant. Son titre un peu vague est : *Sur le magnétisme*, dont l'auteur donne la définition incomplète qui suit : « Faculté que possèdent tous les êtres organisés d'agir les uns sur les autres et chacun sur soi-même. »

J'y relève cependant un fait remarquable. A l'instar du Dr Grasset et d'autres savants modernes, Furcy Mesmer veut que les expériences magnétiques soient *répétables* à volonté. Le magnétisme, dit-il, est une doctrine positive, reposant sur des faits certains, « dont la reproduction est constante dans toutes les conditions semblables ».

Mesmer et nos savants n'ont pas tort ; mais ceux-ci manquent de sagesse et même de bon sens quand ils prétendent que la science est tout et qu'il n'y a au monde rien de vrai que les phénomènes répétables à volonté ; ils universalisent la science, qui n'est qu'une partie, très petite, du connaissable et même du connu.

***

La thèse de A. Chocarne, présentée le 3 octobre 1851, et intitulée : *Recherches sur quelques propriétés de l'agent magnétique, sur la classification des principaux phénomènes qu'il produit, et sur celles des facultés psychologiques*, revêt une forme tout à fait scientifique et se termine par un tableau synoptique de la classification des principaux phénomènes magnétiques.

Quant au fond, elle ne nous apprend pas grand'chose qui fut nouveau à cette époque, mais ce qu'elle présente est bien présenté. L'auteur écrit dans le *Journal du Magnétisme*. Il a étudié les œuvres de Swedenborg, qu'il cite, et a des tendances marquées vers cette doctrine.

D'après Chocarne, le fluide est émis et agit sous l'acte de la volonté. — Les

non-fluidistes sont donc dans l'erreur. — Mais les phénomènes obtenus involontairement ne sont que physiques. Pour déterminer des phénomènes psychiques, il faut que la volonté dirige le fluide.

L'homme est composé de trois éléments : corps, âme et esprit.

L'âme peut être plus ou moins dégagée des organes corporels par le magnétisme. L'esprit aussi, par la même cause, peut être plus ou moins dégagé de l'âme et alors on a l'extase, qui présente trois degrés. Dans le degré supérieur de l'extase, l'esprit est dégagé non seulement de la vie organique, de l'âme végétative), mais de la vie sensitive (de l'âme animale).

Tous les anciens philosophes jusques et y compris saint Paul, ont admis ces trois principes en l'homme. « On ne saurait dire, ajoute l'auteur, comment et pourquoi cette doctrine a été abandonnée. »

La Voyante de Prévorst admet la trinité humaine, et attribue des pensées à l'âme et à l'esprit. Elle considère l'âme comme plus grossière et comme extérieure à l'esprit. Elle dit que l'esprit n'est pas sujet aux souffrances, comme l'âme ; d'où il semblerait suivre que c'est l'âme et non le corps qui est le premier siège des maladies.

Si l'âme est dégagée du corps (par le magnétisme ou autrement), le corps ne sent rien. Les personnes dont l'âme est dégagée, soit par leur propre volonté, soit par l'action magnétique (le secours d'une autre volonté) peuvent ainsi s'élever au-dessus des souffrances physiques et même morales.

La Voyante dit encore que « l'homme, étant placé dans le monde, doit être gouverné par l'âme ».

C'est une manière indirecte de dire, avec Pascal, que nous ne sommes ni anges ni bêtes et que, qui veut faire l'ange, fait la bête.

Tous les prédicateurs de la vie angélique, les mystiques à outrance, les altruistes à outrance, les prôneurs du dévouement, de l'abnégation, du sacrifice de soi, des macérations, etc., à outrance, feront bien de méditer cette maxime : que l'homme, en ce monde, doit être gouverné par l'âme et non par l'esprit.

J'ai dit *à outrance*, parce que la charité, le dévouement, le sacrifice, la macération même, ont du bon dans *une certaine mesure* et que leur exagération seule est condamnable.

Revenons à la thèse de Chocarne. D'après lui, l'existence de l'esprit dans l'homme ne serait qu'une manifestation de l'essence spirituelle infinie dans le temps, comme la manifestation des essences matérielles l'est dans l'espace. L'esprit existe en dehors de l'âme sensitive, qui est son lien avec le corps.

D'accord avec Swedenborg, Chocarne considère le cerveau comme le siège de la pensée, et le cervelet comme celui du sentiment et de la volonté. « Puisque toutes les choses de l'esprit, dit Swedenborg, ont rapport à la volonté et à l'entendement, il y a aussi deux cervelles dans la tête qui sont

distinctes l'une de l'autre, comme le sont la volonté et l'intelligence. Le cerveau est spécial à l'entendement et le cervelet à la volonté. »

Pour en finir avec cette thèse, relevons-y une anecdote qui ne manque pas d'intérêt. Moins rebelle au magnétisme que l'Académie des Sciences, il paraît que l'Académie des sciences morales eut la velléité de mettre au concours, pour les prix qu'elle décerne chaque année, la question du somnambulisme magnétique.

Nous avons appris, dit Chocarne, par un de nos collègues dont le frère est membre de cette Académie, que la question proposée allait être mise aux voix et probablement récitée, lorsqu'un membre fit observer que les magnétiseurs n'étaient pas assez philosophes pour la traiter, ni les philosophes assez magnétiseurs pour la juger.

« Quoi qu'il en soit de cette opinion, ajoute Chocarne, on doit regretter que des savants ne recherchent pas une instruction si facile à acquérir et qu'ils aient reculé devant l'idée de mettre au concours une question qui ne tend à rien moins qu'à renverser leurs théories spéculatives ou même expérimentales. »

Si l'on comparait certaines thèses des stagiaires de la *Société du Mesmérisme*, avec celles de beaucoup d'étudiants en médecine ou en droit et avec les mémoires couronnés par les Académies, on trouverait peut-être que beaucoup de magnétiseurs sont plus capables de traiter la question philosophiquement, que les Académiciens de la juger.

Pour ce qui concerne les principes magnétiques de Chocarne, il convient de présenter quelques petites observations. Il est vrai que le fluide agit indépendamment de la volonté : les sympathies et les antipathies en sont une preuve ; la guérison des malades par l'action magnétique sans intention de guérir et même par la seule présence, en est une autre preuve. Mais sans la volonté, on peut obtenir des phénomènes psychiques aussi bien que physiques ; seulement les uns comme les autres sont considérablement renforcés par l'action de la volonté.

Quant aux trois principes de la nature humaine, dont Chocarne ne s'explique pas l'abandon ; s'il avait lu les œuvres de saint Jérome, il aurait su comment et pourquoi les chrétiens ont abandonné cette doctrine pour celle des deux principes, matériel et spirituel, mal et bien, enfer et paradis, comment et pourquoi, comme l'a dit Voltaire, Satan est devenu tout christianisme.

* * *

Nous ne parlerons pas longuement de la thèse de G. Govi (20 novembre 1851), sur l'*origine des idées métaphysiques*. Cette thèse dénote pourtant chez son auteur de la science et de l'érudition, mais elle est plus philosophique

que magnétique, et même plus métaphysique que philosophique; elle repose sur des idées abstraites qui ne sont guère du goût de nos cerveaux modernes pourtant si endoctrinés.

Govi s'applique à démontrer que les atomes sont indestructibles. Et il n'en demande et veut pas accorder davantage.

Cette indestructibilité une fois prouvée, dit-il, à quoi bon placer une substance éternelle et créatrice au-dessus d'eux ? « Est-il plus facile de concevoir un Dieu sans commencement que de concevoir un atome sans créateur? »

Il est aussi difficile de concevoir l'un que l'autre; mais l'une de ces hypothèses est plus vraisemblable et plus utile que l'autre à plusieurs égards. C'est donc cette considération qui doit déterminer notre choix.

(*A suivre*). ROUXEL.

---

# La Quintessence de la Doctrine Catholique

(*Suite et fin*).

Ce que nous avons dit précédemment de la doctrine catholique s'applique, dans une moindre mesure, à toutes les confessions qui se réclament de la Bible, de l'Évangile ou du Coran.

Chacune d'elles prétend être l'unique ayant le droit, par la volonté expresse de Dieu, de prendre possession du monde et d'interpréter la volonté divine. Et toutes ces confessions diffèrent, se contredisent et s'enlèvent réciproquement l'autorité lorsqu'il s'agit de la prédication de la Vérité religieuse, de sorte que : ou Dieu n'a pas la main heureuse dans le choix de ses ministres, ou bien ceux-ci ont usurpé leur rôle.

Qu'il y ait usurpation, il n'est point permis d'en douter, et les prêtres de toutes les religions en conviennent, mais attribuent l'usurpation à leurs rivaux des autres cultes.

Toutes sont d'ailleurs des institutions rétrogrades. Toutes sont en désaccord avec les découvertes scientifiques et, au lieu d'évoluer, elles restent figées dans d'étroites formules.

« Elles ressemblent, dit Edgard Quinet, à ces vieux arbres qui n'ont plus que l'écorce. Elles ne laissent pas de végéter et de couvrir au loin le sol d'une ombre noire, jusqu'à ce que le bûcheron ou la foudre les attaque. Alors ce n'est plus que poussière. »

*
* *

La condamnation, la confusion et la chute des religions dogmatiques laisseront-elles nos populations sans croyances religieuses ?

Non. L'homme ne se nourrit pas uniquement de pain, mais il porte en lui un invincible besoin d'idéal. Or, les stériles négations ou les affirmations brutales d'un grossier matérialisme ne pourront jamais donner satisfaction aux pressantes réclamations du sentiment, aux aspirations élevées de l'âme humaine.

Le matérialisme rabaisse l'homme, tarit la source de ses plus nobles sentiments et conduirait fatalement les sociétés à l'anarchie.

Le matérialiste, limitant l'existence au tombeau, peut *logiquement* n'avoir d'autre objectif que la vie confortable et gaie, la course aux jouissances, avec le minimum de travail, le minimum d'efforts.

Il faut donc une religion, c'est-à-dire une foi sincère et vive pour tout ce qui tient à l'essence de l'être humain et à ses destinées, une sanction de la loi intérieure, une foi qui domine chacun et soit le mobile commun de tous.

« A la base de tout, écrit Tolstoï, l'éminent philosophe russe, doit se placer une croyance religieuse qui soit conforme au degré d'instruction des hommes, sans distinction de classe et de nationalité. »

Le monde social marche vers l'unité, mais ne pourra l'atteindre que par des convictions communes, et surtout par une rénovation religieuse.

Aujourd'hui, l'on ne veut plus *croire* mais *savoir*. On ne se contente plus de vagues et nuageuses dissertations métaphysiques. Il faut aux exigences modernes une *foi religieuse rationnelle fondée sur l'observation ou l'expérience et la raison* s'appuyant l'une sur l'autre, s'éclairant et se contrôlant mutuellement.

Et cette foi religieuse, c'est la *philosophie spirite*. Elle seule, en effet, répond aux questions qui naissent dans l'homme sur l'origine et la destinée de l'humanité, sur le bien et le mal, sur le lendemain de la mort. Tout en satisfaisant à la fois le *sentiment* et la *raison*, elle seule repose sur des *faits mille fois constatés*, vérifiables par nos sens et *contrôlés par des appareils enregistreurs*.

Toutes les autres philosophies ont besoin de certains *postulats*, c'est-à-dire de principes premiers dont l'admission est nécessaire pour établir leurs démonstrations, tandis que la philosophie spirite s'en réfère à des faits qu'elle a préalablement examinés avec rigueur, de sorte que son rôle s'est borné à une classification, à une coordination, desquelles ressort l'explication de ce qui est mystérieux pour les autres philosophies.

La philosophie spirite comble ainsi la lacune des conceptions métaphysi-

ques, relève les erreurs des dogmes religieux, et fait de la persistance de l'âme après la mort une *certitude scientifique*.

La doctrine des *réincarnations*, de plus en plus intenses, de plus en plus libres, de plus en plus heureuses, non seulement sur la terre, mais encore dans les champs de l'infini, donne à l'humanité la notion la plus saine, la plus conforme à ses désirs, à ses aspirations incessantes vers l'*Idéal Éternel* en qui résident les principes suprêmes du *Vrai*, du *Beau*, du *Bien*.

Le temps n'est pas éloigné où la philosophie spirite s'imposera à toutes les intelligences, en même temps qu'en découleront les sublimes principes de *responsabilité morale*, de *solidarité*, de *fraternité* et *d'amour* qui en sont les conséquences inéluctables.

FIN

HENRI CONSTANT.

---

# *Au bord de l'eau*

Qui n'aime à contempler les ondes symétriques
Que fait naître un caillou dans le miroir des eaux?
On les voit élargir leurs cercles concentriques
— Qui font à chaque instant, frissonner les roseaux. —

Et porter leur caresse aux herbes fleurissantes,
Au dormant nénuphar, à l'odorant sainfoin,
Avant de s'effacer, en rides décroissantes,
Qui, dans la paix du soir, s'en vont mourir au loin...

Ainsi, toute action sublime ou généreuse,
Tout progrès dans le Bien, tout effort vers le Beau,
Est semblable au caillou qu'une main vigoureuse
Projette en un lac pur qui lui sert de tombeau;

Et les nobles pensers sont pareils à cette onde
Vibrant, de proche en proche, à l'horizon béni...
Ils traversent ainsi l'immensité profonde
Pour mourir doucement au sein de l'infini!

ÉDOUARD SCHAEFFER.

## Sonnet à la mort

La Mort n'est pas un spectre à face redoutable
A l'œil plein de menace, au rictus effrayant :
C'est une douce fée à l'aspect souriant
Dont le ciseau d'or tranche un lien misérable !

O Mort, l'homme l'annonce au triste son des glas :
Mais c'est le carillon joyeux de la naissance
Qu'il devrait sonner quand une âme enfin s'élance
Libre et fière, bien loin des geôles d'ici-bas !

O Mort, clé des espoirs dont j'ai l'âme enivrée,
Délivres la captive en mon corps emmurée :
D'un coup de bec l'oiseau libère ses poussins !

Mais comme à ses petits la bête est maternelle,
Sois bonne : A l'infini ne lance pas mon aile
Qu'elle ne puisse droit voler au Saint des Saints !

DIDIER DELAUNAY.

Rennes, 23 février 1913.

*Erratum.* — Dans le dernier vers de mon poème « Titanic », 5e stance, publié dans la *Revue* de février, il s'est glissé une erreur d'impression qu'ont sans doute relevée les lecteurs. Au lieu de « Monte des flots hurlant l'hallali de ta mort ! » il faut lire : « *Meute* des flots... »

## *Le Congrès de Psychologie*

Les résultats acquis au deuxième Congrès de Psychologie expérimentale qui s'est tenu à Paris, hôtel des Sociétés savantes, les derniers jours du mois de mars, sont d'une portée incalculable, et il est de toute nécessité de les passer un peu en revue, afin de mettre en lumière les conquêtes indiscutables qui sont venues enrichir le domaine de la psychologie expérimentale.

Un des caractères principaux de ce Congrès a été, il faut le proclamer, le désir manifesté par les organisateurs, de s'attacher à contrôler minutieusement tous les faits nouveaux qui leur ont été signalés.

Et pour la première fois, peut-être, des savants officiels ont bien voulu, dédaignant les méthodes scientifiques un peu étroites, examiner avec inté-

rêt certaines expériences que l'on avait jusqu'ici bannies soigneusement de l'expérimentation scientifique, au sens propre du mot.

C'est avec joie qu'il nous faut constater que les conclusions qui ont été formulées sont en parfaite concordance avec celles de bien des précurseurs et chercheurs consciencieux, pour lesquels la science officielle n'avait eu jusqu'alors que railleries et sarcasmes.

Comme l'a si bien dit M. G. Fabius de Champville, dans son discours inaugural, le congrès a eu pour but de pénétrer des milieux fermés à tous ceux que la vision superficielle avait jusqu'ici contentés.

Et en effet il nous est facile de constater, à l'heure actuelle, que les phénomènes inexpliqués ne sont plus repoussés avec dédain, et que les hommes de science commencent à sentir toute la portée de certains de ces phénomènes.

L'énumération des divers groupements et sociétés qui avaient envoyé des représentants au Congrès se passe d'ailleurs de tout commentaire, il est intéressant de la donner ici. Le Comité d'organisation élu par le premier Congrès avait été maintenu comme bureau du Congrès et était ainsi composé :

*Présidents d'honneur :* M. le recteur Émile Boirac; le colonel de Rochas.

*Président :* M. G. Fabius de Champville.

*Vice-Présidents :* MM. Desjardins de Regla, Dr L. Moutin, Guillaumé de Fontenay, H. Mager, P. Piobb.

*Secrétaire général :* Henri Durville fils.

Le gouvernement était représenté par les délégués du ministère de l'Agriculture, MM. Martel-Boujean et Diener, le professeur Viré, du Muséum.

Les sociétés qui suivent avaient envoyé un ou plusieurs représentants :

Société magnétique de France, représentée par MM. Fabius de Champville, Dr Gaston Durville, Henri Durville, Dr Desjardins de Regla.

Société Internationale de Recherches psychiques, représentée par MM. Henri Mager et F. Girod.

Société universelle d'Études psychiques, représentée par MM. G. de Fontenay et G. de Vesme.

L'Union spiritualiste, représentée par M. Albin Valabrègue.

Société des sciences anciennes, qui avait délégué M. Pierre Piobb.

La société de Théosophie, représentée par M. Charles Blech.

L'Institut des recherches psychiques, représenté par M. Daniel Caldine.

L'Alliance spiritualiste, dont les délégués étaient M. Albert Jounet et Mme Beauchamp.

La Société française d'Étude des phénomènes psychiques, dont les représentants étaient MM. Delanne, Chevreuil et Chartier.

L'École Hermétique, dont le Dr Gérard Encausse (Papus) assurait la représentation.

La Société Unitive, représentée par M. A.-L. Caillet.

La Société de Psychologie et de Philosophie de Dijon, représentée par M. Émile Boirac.

Le Groupe indépendant d'Études magnétiques d'Angers, représenté par M. Levieux.

La Société d'Études psychiques de Nancy, représentée par MM. Thomas, Coué et Millery.

La Société d'Études psychiques de Nice, représentée par M. le Dr Varnulphy.

La Société Hypno-Magnétique de Bernay (Eure), représentée par M. le Dr Boucher aîné.

La Commission Lyonnaise d'Études Hydroscopiques de la Société d'Agriculture de Lyon, représentée par M. Charles Roux.

La Société universelle d'Études psychiques de Lille, représentée par M. le Dr Paul Jaré.

The Academy of Psychical Sciences de Londres, avec M. Kerlor et une quinzaine de ses collègues.

Le Cercle ésotérique de commission de Pensée de San-Paulo (Brésil), qui s'était fait représenter par M. Henri Durville.

Psychologische Gesellschaft de Vienne, représentée par le Dr Wchofer.

Les groupements spirites belges, représentés par Mme Breusing-Dartois.

La Société magnétique de Genève, représentée par Mme Vital-Boujut.

La Vereinigung Deutscher Magnetopathen de Wiesbaden (Allemagne), représentée par M. Paul Rohmet et Mme Schmit.

Une des curiosités du Congrès a été le concours des sourciers, venus d'un peu partout. Pendant cinq jours, ils ont subi toutes les épreuves du concours au jury duquel on voyait des personnalités comme le Dr Gustave Lebon, M. Armand Viré, professeur de biologie souterraine au Muséum, M. Martel, le spéléologue bien connu, M. Coupeaux, professeur à l'école de physique et chimie, Diénert, ingénieur en chef du service des eaux de la Ville de Paris, Henri Mager, ingénieur en hydrologie souterraine, etc.

Plusieurs des sourciers qui prirent part au concours se distinguèrent, soit en découvrant des sources à la campagne (ils avaient été pour la circonstance emmenés à Sartrouville près Paris), soit en délimitant des cavités souterraines, en indiquant sur des conduites de fonte le moment où l'eau coulait, était stationnaire ou même absente ; soit en reconnaissant la nature de métaux enfouis ou placés sous enveloppes scellées.

La quatrième Commission du Congrès avait inscrit à son programme, « l'étude des actions psychiques à grande distance », c'est-à-dire les phénomènes de prémonition, de transmission de pensée, de télépathie, de prédic-

tion et la question « la prédiction de l'avenir est-elle possible ? » figurait en première ligne dans les travaux de cette Commission.

D'autre part les assistants ont vu les dispositifs adoptés par M. Ferhand Girod, pour rendre certaines les expériences de mouvement sans contact, de son excellent médium Mme Mary Demange. Pour les spirites, cette expérience était capitale. Elle a du reste parfaitement réussi.

On a pu examiner la main d'un cadavre, momifiée par l'action magnétique de Mme Reynaud et du Dr Gaston Durville.

Les congressistes ont examiné, dans tous leurs détails, différents appareils destinés à mettre en évidence le pouvoir de la main sur la matière, celui de M. Fayol tout spécialement.

De ce Congrès, l'impression générale qui se dégage est que cette fois les propriétés inconnues de l'être humain ont été mises en évidence avec éclat et que la science officielle sera obligée de les étudier, malgré ses répugnances injustifiées et son parti-pris.

Du reste, depuis quelques années, un courant bien net s'est dessiné en faveur de l'étude des phénomènes psychiques ; certains savants, et des plus notoires, n'ont pas cru ridicule de chercher à pénétrer le mystère qui les entourait et malgré les sarcasmes de ceux pour lesquels l'expérimentation et la logique sont lettre morte, malgré les sots, disons le mot, petit à petit des vérités très simples sont apparues et apparaissent tous les jours. On s'aperçoit que nous ne connaissons que très peu de chose de ce qu'est le « moi » intime.

C'est une grande leçon pour tous ceux qui jugent tout superficiellement et qui nient à tout instant des faits probants qu'ils pourraient constater avec un peu de bonne volonté, s'ils avaient l'élémentaire honnêteté de se rendre compte.

Après bien des hésitations, bien des reculs, les savants sont entrés enfin dans la voie. Beaucoup d'entre eux ont consenti à étudier diverses lois mal connues. Et parmi la foule ignorante et sceptique, qui s'appuie trop souvent sur la science qu'elle ignore du reste totalement, beaucoup de gens se trouveront à bref délai dans l'obligation de chercher un autre point d'appui, pour étayer les âneries qu'ils débitent quand on parle devant eux de spiritisme, ou de toute autre science occulte.

Trouveront-ils ce point d'appui ? C'est peu probable. Condamnés à ressasser leurs bêtises, ils seront à leur tour couverts de tout le ridicule dont ils ont pendant si longtemps, éclaboussé les chercheurs consciencieux. Abêtis par un matérialisme outré, négatif ; subjugués seulement par les théories de violence et de guerre sociale, qu'ils confondent avec les véritables théories de progrès et d'évolution, ils ne pourront trouver en eux-mêmes la quiétude et la tranquillité.

Pourtant, s'ils voulaient réfléchir et observer, certaines choses pourraient peut-être frapper leurs cerveaux obtus.

Ils acceptent, ils ont l'air de comprendre, quand on leur parle de merveilles comme la découverte du radium, avec ses propriétés déconcertantes, les rayons X leur apparaissent comme une chose très ordinaire, la télégraphie et la téléphonie sans fil retiennent à peine leur attention. Rien ne les émeut, rien ne peut les étonner, la Science qu'ils mettent en avant se trouve là juste à point pour couvrir tout, y compris peut-être leur bêtise qu'ils savent dissimuler derrière elle. Mais si vous leur dites qu'un corps quelconque peut se mouvoir sans contact apparent à leurs yeux, qu'une action magnétique peut s'opérer à distance, qu'une prémonition quelconque s'est réalisée, ils poussent aussitôt des cris furieux et le sarcasme devient leur arme favorite.

Pas un seul instant l'idée ne leur vient de rechercher la part de vérité ou d'erreur, dans les faits qui leur sont signalés. Ils nient tout en bloc, c'est plus simple, plus facile, et l'observation n'a pas de valeur pour ces orgueilleux et ces ignorants.

Nous sommes, il est vrai, à une époque de transition au cours de laquelle nous éprouvons tous quelque difficulté pour établir une synthèse étroite entre les idées d'hier et celles qui domineront demain, en passant par celles qui ont cours aujourd'hui.

De là un malaise indéfinissable qui enveloppe l'individu et les collectivités. La véritable science de l'esprit viendra peut-être nous délivrer de ce malaise ; elle apportera, il le faut espérer, le remède opportun, mais à condition toutefois que chacun de nous apprenne à voir, à observer, à expérimenter.

Des congrès, comme le Congrès de psychologie expérimentale, doivent préparer nettement les méthodes d'observation, ils doivent donner une impulsion considérable à cette science originale qu'est la science de l'esprit, et c'est pourquoi tous les chercheurs, à quelque école philosophique qu'ils appartiennent, peuvent se féliciter du succès qu'il a remporté, de l'attention et de la curiosité qu'il a éveillées, tant parmi les chercheurs et les savants, que parmi la foule ignorante, qui juge souvent mal et trop hâtivement ce qui échappe à son entendement et à sa logique un peu fruste.

PAUL BODIER.

# Échos de l'Au-delà

(Suite des communications de l'esprit de Mlle Louise Gascuel du Havre.)

**Quatrième Communication.** — La mort n'ouvre pas toujours tout de suite des horizons nouveaux. Celui qui est prêt, celui qui a souvent pensé à ce dégagement final, est en général plus vite hors de son corps. Mais, rassurez-vous, terriens, la mort n'a rien de terrible. C'est toujours une délivrance. Celui que persécutent les remords de ses fautes, n'a pas non plus la conscience bien tranquille sur la terre ; il lui semble, peut-être, qu'il souffre davantage ici, car ces passions brutales qui endormaient son esprit lui sont alors refusées, mais ce n'est qu'un semblant.

Quelle est glorieuse la mort du juste ! (j'entends par là l'homme de bien) Quelle délivrance, quels enchantements !

Mes bien-aimés, songez toujours à la mort, mais sans peur, sans angoisse ! Dieu vous donnera toujours la force de supporter vos souffrances physiques, et la fin est si belle, si resplendissante ! Je vois autour de moi, quand je m'approche de la terre, des êtres si différents les uns des autres !

Vous, terriens, c'est à peine si vous connaissez la faune et la flore de votre planète. Que dirai-je de ma science de là-haut ? Je sais peu, peu de choses, et pourtant je veux vous dire ce que je sais, ce que j'apprends : « Il est donné à chacun selon ses œuvres. » Voilà ce que répètent tous les échos. Vous fabriquez en ce moment les matériaux d'une vie nouvelle. Oui, les théosophes ont raison, ces matériaux nouveaux, s'ajoutent aux matériaux anciens que vous n'avez pas encore usés. Vous les usez, quand vous les remplacez par d'autres qui sont le contraire des premiers. Par exemple, vous étiez paresseux, il vous faut aimer l'action. Alors ces rayons de paresse sont vaincus et vous voilà devenu un être supérieur.

Mes bien-aimés, la morale du Christ est belle, belle ; suivez-la. Qu'elle devienne une partie de vous-mêmes. Quand les hommes seront tout amour, votre terre sera bénie.

**Cinquième Communication.** — Dans l'espace immense j'aperçois des milliards de mondes : leurs divers degrés d'avancement sont différents. L'infini nous entoure de toutes parts.

Dans l'éther vivent des êtres spéciaux qui aident ces mondes. Il est des maîtres et des élèves partout.

**Sixième Communication.** — Il reste bien des doutes à lever dans l'esprit de l'homme, au sujet des rapports des êtres de l'Au-delà avec vous autres, terriens. Rien ne peut encore vous faire comprendre ce que nous entendons par « rapports avec les incarnés ». Je vous ai dit qu'il y avait

des vibrations dans l'éther et partout. Eh bien ces vibrations peuvent s'unir, et en s'unissant, former comme un être nouveau ; cet être nouveau est un rapport entre incarnés et désincarnés. Il faut donc pour que nous puissions communiquer ensemble vous et nous autres ici, que nous trouvions le moyen de fabriquer cet être nouveau, ce rapport. Vous êtes nombreux sur la terre, mais il est rare que nous puissions trouver cette vibration nécessaire à produire ce « rapport » ; par suite vous êtes, pour la plupart, aussi ignorants de nous que les pierres le sont des hommes !

L'être pur et bon qui nous guide dans nos efforts, me dit que nous devrions essayer de produire d'autres espèces de vibrations, plus accessibles à un plus grand nombre, mais que, pour les découvrir nous devons travailler, travailler... Le travail est la loi de notre monde, comme du vôtre. Nous vous plaignons, terriens, et nous voudrions trouver un « joint » pour vous permettre d'entrer en relation constante avec nous autres ; mais il est bien difficile à trouver ce « joint », et pour plusieurs raisons. D'abord il peut être mauvais pour l'homme, de connaître certaines forces de la nature s'il n'est point moral, s'il n'a pas compris la loi de l'amour.

Que de fois déjà l'humanité a approché du but, et puis un cataclysme est survenu par la faute de ceux qui, connaissant les secrets de l'Au-delà, mais s'en servant pour des fins égoïstes, ont provoqué d'affreux désordres.

On me dit que le temps est proche, où de nouveau on saura se servir de ces fluides tout puissants, et la grande épreuve sera placée devant vous. Terriens, ne soyez donc pas trop pressés de connaître, amendez-vous d'abord ; essayez de croire à la beauté du bien, forgez-vous des âmes capables de résister aux suprêmes tentations. Il faut que le « moi » s'oublie ; il faut que l'univers soit tout amour. Jusqu'à ce que vous soyez arrivés à ce degré de perfection, craignez d'être trop puissants. La puissance que ne guide pas l'amour est néfaste ; elle prépare des ruines et fait reculer le monde où vous vivez. (C'est moi, Louise, qui ai dicté ce que j'entendais dire à une voix adorable et pure. Aidons aux progrès des hommes en priant qu'ils deviennent purs et bons.)

**Septième Communication**. — Il y a de grandes épreuves à subir avant d'arriver au dégagement complet de l'être spirituel. Je dis complet et je me trompe car jamais, je crois, l'être n'est complet. Nous sommes un devenir continuel. Par complet je veux dire assez complet pour être délivré de la matière, telle que vous la connaissez sur la terre, épaisse, lourde et difficilement vibratoire. Ces épreuves sont les vies successives. Mais ne croyez pas que ces vies, si pénibles qu'elles paraissent, sont sans joie. Toute vie est un progrès sur la précédente ; elle est plus complète, plus capable de donner à l'être un plus grand nombre de jouissances. Ne croyez pas que le mal gouverne le monde : le bien est maître partout. Si vous arrivez à compren-

dre que la loi est juste, vous avez fait un progrès. La loi c'est le bien, parce qu'elle est faite cette loi pour amener les progrès de l'être. Si tu aimes à progresser, tu aimes le bien, tu crées en toi un courant qui monte vers ceux qui te sont supérieurs, et tes fluides, se mêlant aux leurs, se purifient et acquièrent des pouvoirs nouveaux. Un échange perpétuel de fluides se fait partout. Il arrive même parfois, que vos fluides terriens, arrivent très haut. Quand ils vous reviennent, ils vous apportent le génie, l'extase ou l'inspiration. La nature est un réservoir de forces où chacun peut puiser. Que les malades y songent, qu'ils demandent avec ferveur la guérison, elle leur sera donnée toutes les fois que leurs fluides arriveront où se trouve ce dont ils ont besoin. Prenez, prenez, dit la Nature, je suis là pour vous former et vous entretenir. Je dis la Nature, mes bien chers, car je ne me sers du mot Dieu, que pour ce qu'il y a de vraiment divin.

(*A suivre.*)

# La maison hantée de Rennes

(Extrait de *l'Ouest-Eclair* du 21 mars 1913.)

**Des vases s'y cassaient, des cris s'y poussaient, sans cause apparente. Notre enquête sur ces phénomènes étranges**

Il y a, ou plutôt il y a eu tout récemment à Rennes une maison hantée. Voilà d'ailleurs des jours et des jours qu'on en parle un peu partout, avec discrétion, insistance, avec exagération peut-être ; on a cité des faits étranges et qui nous ont fait frissonner... Bref, il y a eu une maison hantée. Voilà pourquoi, mercredi soir, nous nous mîmes à sa recherche, un peu déroutés par les faits inattendus qui se présentaient à nos investigations de reporter étonné et consciencieux. Il était 9 heures ; ce jour-là, nous ne dépassâmes pas le premier étage dans le grand escalier sombre de la maison qu'on nous avait dit hantée et dont il nous parut que seul, à cette heure tardive, nous troublions le repos. Et si nous ne le troublâmes pas davantage, c'est qu'un courant d'air emporta la flamme de notre unique allumette-bougie.

### Les faits

Le lendemain, hier, notre enquête s'est continuée. Voici les faits que nous donnons avec toutes les réserves que leur nature nous impose.

La maison en question se dresse haute et imposante, place de la Mission. Elle est chargée de locataires. Aussi bien n'est-elle ou mieux ne fut-elle, ces

semaines dernières, que partiellement hantée, sur sa face intérieure, dans un appartement qu'occupe actuellement un jeune ménage que ce serait trop désigner si nous donnions la profession du mari.

Voici ce qui ce serait passé dans les quatre ou cinq pièces qu'il occupe. L'esprit qui s'y manifeste, si tant est que nous ayons le droit de le supposer, avait le génie de la casse. Les objets passaient d'un endroit à l'autre, véhiculés par une main invisible. Mais quelquefois celle-ci s'ouvrait et les laissait tomber. Ils se cassaient, autant que leur nature pouvait le leur permettre. On entendait des cris, des voix, ainsi qu'on le verra plus loin.

Il y a plus, mais ici nous faisons une réserve de plus. Le Christ d'un crucifix pendu au mur aurait saigné par les plaies des clous.

L'autorité ecclésiastique fut avertie, M. le curé de Saint-Etienne se rendit trois fois dans l'appartement hanté. Il y constata, dit-on, des faits de la nature de ceux que nous venons de rapporter, et il le bénit. Mais le désordre continua. Si nos renseignements sont exacts, l'autorité ecclésiastique envoya dans la maison M. l'abbé H... qui fut reçu paraît-il par un coup de serviette, et M. le chanoine D... à qui était réservé un accueil moins supportable encore. Un autre prêtre étant venu pour les exorcismes, aurait vu le goupillon lui échapper des mains. Ces faits que nous tenons d'une enquête que nous avons faite aussi sérieusement que possible, sont-ils exacts dans le détail ? Nous ne pouvons en tout cas nous en porter garant, mais nous sommes certain que des membres du clergé visitèrent et bénirent l'appartement troublé.

Et depuis quelques jours, le calme, enfin revenu, l'emplit. Nous l'avons constaté hier soir.

### Ce que dit ou plutôt ce que ne dit pas M. le curé de Saint-Etienne

M. le curé de Saint-Etienne, que nous voulions interroger sur un sujet aussi spécial, nous accorda, hier l'après-midi, la plus rapide interview que l'auteur de ces lignes ait encore eu l'occasion de prendre :

— Je ne sais rien, je ne veux rien dire, nous dit-il.

Il se refusa aussi à démentir et nous sortîmes.

### Ce que dit un témoin oculaire et auriculaire

Heureusement pour nous, nous avions rencontré quelques heures auparavant un prêtre qui, avec la plus grande bienveillance et très froidement, nous avait parlé de ce que nous parlons. Disons qu'il est bien placé pour connaître la question.

— Moi-même, nous dit-il, j'étais allé une fois dans l'appartement en question, et aussitôt que j'y entrai je fus salué par ce cri : « Le voilà ! » Ayant fait quelques pas dans la chambre, j'entendis un cri, comme un cri de chien blessé, dont la provenance m'échappa. Puis pendant que je parlais je

vis un vase placé sur la cheminée se précipiter sur le sol, sans aucune cause apparente, et s'y briser...

— Est-il vrai qu'un crucifix ait saigné ?

— Il paraîtrait que oui, au début de l'affaire. Certains de mes confrères ont dû le voir. Moi je ne l'ai pas vu.

— Et comment expliquez-vous, Monsieur l'Abbé ?...

Notre interlocuteur nous dit qu'il n'avait aucune opinion sur ce point, qu'il ne lui appartient pas de prononcer. Un rapport de ces faits aurait été adressé à l'autorité diocésaine et nul prêtre désormais ne parlera. On sait que l'autorité ecclésiastique oppose toujours à de tels faits une très rude critique.

***

Et voilà l'histoire de la maison hantée ; voilà ce qu'on dit et ce que nous savons. Il va sans dire que nous avons eu assez de peine à rassembler les éléments de cette information et que nous ne nous aventurerons pas à porter un jugement.

Nous terminerons donc en journaliste et en disant que tout est rentré dans l'ordre et que l'affaire n'aura pas de suite.

*Des spirites de nos amis qui habitent Rennes se sont inquiétés d'avoir, au sujet de ces manifestations, de plus amples renseignements. Ils nous promettent, s'ils en obtiennent d'intéressants, de nous en faire part.*

---

# FANTOME NAPOLITAIN [1]

## Suprême entretien

... Tandis que le fiacre engrène des pavés caillouteux et que les chevaux tirent péniblement par des *stradis* obliques et des *vicoli* indescriptibles, je sens que l'effondrement s'accentue au fond de mon être tout chaviré, — comme une masure en ruine qu'une rafale de vent ou une trombe de pluie vont finir d'abattre. Et les quartiers traversés, sur ces claires hauteurs de Poggioreale, toute la ville s'enlaidit, tout mon beau rêve clos dans ce cauchemar me remonte en nausée ; je m'en veux, soudain, d'avoir entrepris ce long voyage, de n'être point demeuré dans ma quiète ignorance ! Et je continue de regarder dans le vague, à demi tourné de l'autre bord, pour que mon guide ne puisse voir mes yeux et surtout ne se croit pas obligé de me dis-

(1) Extrait du nouveau volume en vente à notre librairie ; 2 francs en papier jésus satiné ; 10 francs sur papier de Hollande (tous exemplaires numérotés à la presse et signés par l'auteur).

traire, pour m'empêcher de digérer mon cruel remords, ma mortelle souffrance... Enfin, après d'autres échelles et de nouveaux labyrinthes, nous arrivons et descendons de voiture.

Il est d'une splendeur royale, ce Champ Sacré, ce vaste *Campo Santo*. Quelle débauche de pierres, de verdures et de fleurs ; quelle apothéose de sombre et de tendre, en cette fin d'automne où les arbres s'auréolent de leur suprême coiffure comme poudrée d'or décadent. Quelle suave poésie monte de cette terre saturée de moisissure douce et de mols relents, provoquant une sensation non pas de tristesse vulgaire, mais de fine mélancolie ; car les morts, les invisibles semblent là plus vivants qu'ailleurs ! Comme on y sent bien, avec intensité, tout le vide du bruit terrestre, alors que ces reposoirs de terrain demeurent stables sous leurs variations périodiques, et que les mêmes arbres renaissent en leur sève rajeunie après quelques mois d'agonie apparente, de repos tonifié par leurs racines nourries de phosphate humain. Quelle vibration enivrante de fleurs éclatantes ou voilées ; quelle symphonie de couleurs dans l'ambiance et vers le lointain, depuis le cobalt des marbres jusqu'au sépia des cyprès, en passant par le filigrane d'or des peupliers, le jaune cuivré des platanes, le vert mordoré des ormes, la gutte ternie des vieux chênes ; et tous ces milliards de feuilles palpitant au moindre souffle comme des oiseaux exotiques, ou caressant le sol ainsi que des mains mortes ; et toute cette muette musique qui monte et vous fascine, — âme enveloppante des choses prétendues inertes ! Mieux que partout, ces fiers végétaux nous symbolisent le formidable mystère de la création en perpétuel recommencement, avec la vie universelle issue de la mort en travail. Alors, du fond des abîmes de l'âme pieuse, monte une sensation de fatalisme averti, mais qui n'abdique point sa quiétude faite de force et d'espérance... Je touche ici la quatrième feuille du splendide trèfle napolitain, avec ce Campo complétant le Vésuve, le Pausilippe et le Dôme ; tandis que Naples elle-même parfait le quatrième fleuron du diadème Rome-Florence-Venise. — Ah ! quelle douceur de vivre sous le velours de ces calmes ombrages, dans le baume des roses traditionnelles, près de ces ombres silencieuses, sur et peut-être mieux encore sous cette terre privilégiée ; j'y aspire intensément, car dans cette conque de lumière adoucie, le chagrin n'a point de prise : de même qu'on ne salue pas les morts des corbillards, de même l'impression n'attriste personne de voir un nom illisible jadis gravé sur une dalle séculaire, ou un tumulus concave sur des os qu'on devine effondrés, en fine poussière, — tandis que les anciens atomes de chair sont épars dans de nouvelles énergies égayées de soleil, d'amour, de magnétisme communicatif et triomphant !... D'après les philosophes grecs, la naissance ne serait qu'un « mélange » et la mort qu'une « désagrégation ». Une telle conception explique la profonde quiétude intérieure dont jouissaient nos ancêtres hellènes ;

car quiconque sait remonter d'une existence terrestre à une vie céleste ne peut succomber sous de vulgaires craintes, il participe à l'éternelle jeunesse qui coule du grand Foyer qu'on ne sent nulle part mieux que dans ce champ paradisiaque où, fakir admiratif du sublime spectacle dilatant l'âme à l'infini, je m'attarderais en volupté ! Ah ! combien je comprends et savoure l'exclamation des Napolitains en visite : *O Gèsu, vurria muri per sta qui !* (O Jésus, on voudrait mourir pour être ici !)

... Mais Maria vient de s'arrêter, ruisselante de pleurs : « Elle » est devant nous, là, presque sous mes pieds !! Mon Dieu, que je suis torturé par ce brusque rappel à la réalité qui m'épouvante soudain ! Car c'est moi qui l'ai conduite ici ; cette intime accusation me monte du cœur au cerveau comme un sanglant reproche, m'aveugle ainsi qu'une menace d'apoplexie ! Oui, par ma faute, mon ingratitude, l'instabilité des amourettes de mes vingt-deux ans : l'avoir quittée, effectivement abandonnée au lieu de lui écrire d'Afrique, puis de l'appeler en France, à Toulon ou à Paris, partout enfin où j'aurais pu aller, pour la garder, l'honorer ainsi qu'une compagne légitime ; ah ! quel infernal regret j'éprouve de ma lâcheté !... Oh ! si je pouvais la regarder, ne serait-ce qu'une seconde, la revoir en pleine vie comme à Mitylène et à Smyrne, contempler son sourire bleu, ses yeux profonds comme des lacs sous des plumets noirs ; ou bien affronter à genoux son pâle reproche, adouci par mon repentir et mon immense douleur ! Avec quelle suprême joie, quelle délirante folie je me jetterais à ses pieds, je baiserais ses chaussures. Oh ! pouvoir lui redire combien je l'aimais, comme je le sens en cette minute de suprême angoisse ; comme je suis supplicié au delà de toute expression humaine ! Et j'ai honte de me sentir encore plein de jours, de n'avoir pas quarante ans, alors qu'elle est — quoique née après moi — décomposée sous cette sombre glaise. Quel complet bonheur de mourir dès lors avec elle ; comme je souhaiterais que cette fosse pût immédiatement se rouvrir pour me prendre à mon tour, et de nos chairs jadis confondues, ne refaire qu'un seul ossement, qu'une même poussière ensevelie pour l'éternité ; puis l'accompagner, Elle, par les sentiers de l'autre existence indéfiniment partagée ?

Et ma vision se complète ensuite, se peuple de fantômes, avec Margherita qui les domine en relief ; une foule d'autres spectres que je ne reconnais pas encore, malgré leurs signes de tendresse, leur cordiale insistance. Toutes ces Ombres s'agitent autour de moi, chuchotent, prient sans doute... Mais, si c'était mon ascendance ? les aïeux de mon aïeule maternelle, de ceux qui, venus de Grèce ou d'Égypte, ou même d'Asie, travaillèrent avec les ouvriers de la fondation cuméo-parthénopéenne, puis saignèrent aux époques des martyres et furent les témoins oculaires des choléras, des pestes, des frissons sismiques, de toutes les infernales catastrophes qui les fauchè-

rent, les décimèrent sans jamais les anéantir totalement, — puisque je respire, moi, leur résultante actuelle, avec leur sang déteint. Oui, c'est bien eux, j'en suis intimement certain désormais, comme si leur langue de feu venait de me baiser au front incliné ; car ils sont descendus de tous les plans du grand Mystère, pour m'entourer de leurs affections, bénir mon pèlerinage dû à notre berceau ancestral, à notre Dortoir de famille ! Aussi, quelle ingratitude serait la mienne, si je demeurais sourd à leurs avances et si je n'élevais ici — spécialement pour eux tous — en une pensée d'amour filial, mon humble prière unie à leur cantique intraduisible... Nous tenons à la terre par nos ancêtres ensevelis dans l'humus, et dont l'âme évadée flotte dans l'Espace ; car toute vitalité terrestre procède de la mort apparente qui, elle-même, renaît de ses cendres indestructibles. Ainsi s'ouvre et se boucle, puis se continue éternellement, le divin cycle de la vie ! Et, à mon tour, je dis au Sépulcre : « Tu seras mon père... »

Je me sens regaillardi, mes yeux se rouvrent à la moins belle lumière de ce grand jour ; et je me vois agenouillé, écrasé près de Maria, notre seule amie. Combien dura notre prostration ; des minutes ou des heures? — Mais voici que, dans le lointain, pleure une musique lente ; fatalement, ce ne pouvait être qu'un *violone* qui, pour ne pas jouer les mêmes airs que « les siens », n'en vient pas moins finir de chavirer ma pauvre âme si cruellement endolorie. Et comme d'autres visiteurs arrivent par notre petite allée, je me résous enfin à descendre, mais en me promettant bien de « lui » consacrer ma dernière matinée, puisque mon paquebot ne doit lever l'ancre que demain après-midi...

***

Je suis exact à mon nouveau rendez-vous, dès la réouverture des portes. L'atmosphère est bien à l'unisson de ma tristesse, par ce mélancolique matin exceptionnellement brumeux comme un jour d'hiver septentrional. Étrange contraste, mon costume gris semble même détonner, avec cette claire couleur que je portais à Smyrne, et que je lui avais promis de reprendre pour « venir à Naples, vivre un printemps de notre existence ». Hélas ! la sienne est achevée, je languis mon automne comme ce mois symbolique ; et elle, sa robe noire doit être hideusement déchiquetée. Cette affreuse pensée m'affole de nouveau... Alors, défaillant près de son corps au tumulus déjà concave, je ne puis résister à l'impérieux bonheur de l'appeler en pleurant, d'implorer à deux genoux son pardon posthume, de poser mon front sur le terreau qui est au-dessus de son visage adoré, ce qui reste de ses yeux de myosotis, de ses lèvres en cerises, de ce sang comme soufré, de toute cette splendeur jadis si vivante, aujourd'hui méconnaissable et bientôt toute pulvérisée ! Si le mortel tête-à-tête se prolongeait, ce serait à en devenir dément

à succomber d'horreur, là sur place... J'en ai plein les mains, de cet humus qui l'enveloppe, qui la borde en tous sens comme une tiède couverture opaque ; et j'en emplis une poche de mon sac de voyage, en déracinant à même quelques pervenches qui poussaient sur sa tête, comme si ses yeux revenaient s'épanouir de l'autre monde dans celui-ci ! Cet inappréciable souvenir me suivra dans mon retour ; et cette poignée de terre où refleuriront par mes soins les petites fleurs sacrées, scellera un jour mes propres yeux, si le Destin s'oppose à ce que je sois calfeutré dans le grand Dortoir de cette Naples, berceau de ma famille maternelle et double patrie de mon âme !

En me relevant avec mon larcin, je me sens plus calme ; ma prière entendue, tout ce magnétisme cérébral a eu pour effet de me rendre la parfaite quiétude. Au lieu du noir fantôme redouté, d'un squelette en putréfaction, je revois bien vivante ma belle Marguerite, exactement comme elle était au pays enchanteur des Minarets ; ses yeux et ses lèvres me réapparaissent tels que je les conserve, religieusement clichés dans mon temple intérieur ; je réentends sa douce voix, ses exclamations enfantines ; et l'illusion est complète quand le violon d'un gardien se remet à vibrer ainsi qu'une âme divinement attendrie. — Je peux maintenant redescendre dans la vaste ville pétillante de vitalité, me mêler à cette foule joyeuse et naïve qui m'ignore et que je reverrai, où je ne veux connaître (sans excès de prudence) personne autre que ma fluidique femme dont je sens le bras suspendu à mon coude, comme pour m'accompagner semblablement à autrefois, lorsque — là-bas par la mer bleue, prolongement de celle-ci — nous allions gaiement des hauteurs paisibles vers les grèves sonores...

BOYER-REBIAB.

## UN LIVRE NOUVEAU

*Vérité*, tel est le titre d'un volume d'Études spirites que notre collaborateur M. Dubois de Montreynaud, vient de faire paraître (à la *Revue Spirite*, 42, rue Saint-Jacques, à Paris) (vol. 2 fr. 50).

Dans cet ouvrage l'auteur aborde résolument les graves questions de la préexistence, de la survie, de la réincarnation, etc., qui sont la base même du spiritisme et qui constituent précisément la doctrine que les soi-disant orthodoxiens rejettent.

*Vérité* sera suivi très prochainement de quelques études qui viendront apporter comme un complément nécessaire. Ces études formeront un volume spécial (1 vol. 2 francs).

M. Dubois de Montreynaud va incessamment donner aux lecteurs de la

*Revue Spirite*, en attendant de les faire éditer en un volume, ses *Lettres d'un Invisible* qu'il a obtenues par intuition médianimique.

Il nous suffira de signaler cette publication sans y insister.

L'intérêt qui s'attache à la connaissance d'aperçus nouveaux et de révélations particulièrement suggestives qui font le thème de cette mystérieuse correspondance, sont un attrait qui justifiera l'empressement de nos lecteurs à vouloir les connaître et les méditer.

Le premier volume à paraître comprendra seize lettres, dont la première entre autres, intitulée *La Porte d'Or* est un véritable joyau.

On ne saurait trop recommander aux lecteurs de la *Revue Spirite* d'envoyer au plus tôt leur adhésion à la souscription de ce premier volume dont l'édition sera certainement limitée. (Prix 2 fr. 50. Leymarie, 12, rue Saint-Jacques.)

MARINETTE BENOIT ROBIN.

# Le Syndicat des Pauvres

Monsieur le Directeur de La *Revue Spirite*.

Je vous serais reconnaissante de vouloir bien intéresser vos lecteurs à une œuvre nouvelle, destinée à soulager la misère, et que j'ai baptisée le *Syndicat des pauvres*.

Elle est née d'hier, tout juste au mois de décembre de l'année dernière.

Depuis longtemps, j'en avais eu la pensée, mais je ne pouvais trouver le temps nécessaire à son exécution, quand, sous la forme d'une maladie, la Providence, l'été dernier, me rappela l'inspiration qui m'avait été donnée.

A l'hôpital, où le riche voisine avec le pauvre, je fis la connaissance d'une jeune femme, mère de deux petits enfants, à laquelle on venait de couper la jambe.

Je m'intéressai au sort de cette malheureuse et, à sa sortie, je la retrouvai dans un taudis, où l'humidité était telle que des champignons poussaient sur le lit !

Je résolus de faire tous mes efforts pour sauver de la tuberculose certaines les quatre êtres qui demeuraient là.

Je parlai à mes amis de mon idée de constituer un « Syndicat des Pauvres » où le riche verserait pour le miséreux. Le versement — 18 francs par mois — serait à la portée de toutes les bourses, et par la multiplicité des adhésions, j'arriverais sans doute à constituer ainsi une rente importante qui me permettrait de soulager bien des misères.

La Providence m'a aidée. Aujourd'hui, ma petite famille habite à Saint-Denis une maisonnette en briques, construite par le père, aidé d'un ami, avec une somme de trois cent soixante francs que le Syndicat a pu lui donner.

Depuis, l'œuvre a pu secourir trois autres familles, car son intention n'est pas de donner à plusieurs un secours de quelques francs, ce qui n'empêche pas la misère, mais de s'occuper des malheureux jusqu'à ce que ceux-ci soient à l'abri du froid et de la faim.

Elle paie le loyer, donne de la viande, du pain, des vêtements.

Par elle, deux vieillards de 78 et 72 ans ont un abri ; une mère de trois enfants, n'ayant pour tout salaire que quelques heures de ménage, se voit délivrée du cauchemar d'avoir à payer les termes en retard ; il en est de même pour une vieille aveugle, dont le mari malade ne peut travailler que quelques jours chaque mois.

J'ai déjà rencontré bien des dévouements ; des ouvrières elles-mêmes ont versé leur obole pour celles qui ne peuvent plus travailler.

Mais, j'ai encore bien besoin d'aide... Spiritualiste, petite-fille d'un spirite ami d'Allan Kardec, de M. Delanne et de M. Léon Denis, j'ai songé à tendre la main à mes frères et sœurs en croyance, à demander à tous les *spiritualistes*, sans distinction d'opinion, de vouloir bien se joindre à moi.

La cotisation est de 1 franc par mois ; pour éviter les frais de recouvrement, je serai reconnaissante à ceux qui voudront bien verser par trimestre ou m'envoyer leur cotisation annuelle.

Chaque année, un rapport sur les sommes reçues et distribuées sera envoyé aux adhérents, et les comptes seront remis à un occultiste bien connu et estimé de tous, M. Phaneg qui, dès le premier jour, a bien voulu m'accorder son concours.

D'avance à tous, merci.

A vous, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma reconnaissance et celle des pauvres que nous allons secourir.

Mme CARITA BORDERIEUX
(en littérature Louis Maurecy)
23, rue Lacroix
Paris, 17e.

# REVUE DES JOURNAUX

Nous extrayons du *Matin* du 31 mars les deux articles suivants.

## L'extériorisation de la sensibilité.

**M. Boirac, recteur de l'Académie de Dijon, qui présida ces derniers jours à Paris le Congrès de psychologie expérimentale, expose ici de très curieuses expériences.**

Le Congrès de psychologie expérimentale, qui vient de se terminer, appellera sans doute l'attention des savants sur certaines sensibilités exceptionnelles du système nerveux humain, dont le pouvoir encore mystérieux des sourciers est un cas particulier, susceptible de donner lieu à d'utiles applications pratiques le jour où l'on connaîtra mieux les lois qui président à ses manifestations parfois irrégulières et déconcertantes.

Tous ceux qui ont étudié expérimentalement les phénomènes d'hypnotisme et de suggestion savent quelle sensibilité extraordinaire présentent souvent les sujets. Le colonel de Rochas a découvert un procédé très original pour développer un mode d'hyperesthésie singulier, qu'il a dénommé *extériorisation de la sensibilité*. Le voici sous sa forme la plus habituelle. On place entre les deux mains du sujet plongé dans un état d'hypnose plus ou moins profond un verre à moitié plein d'eau ; on fait des passes au-dessus de la main superposée au verre, et au bout de quelques instants, on pique ou l'on pince la peau de cette main. Le phénomène apparaît quand la peau, directement explorée, est devenue insensible et que le sujet réagit, au contraire, toutes les fois qu'on pique ou pince l'air brusquement à quelques centimètres au-dessus. Si à ce moment on retire le verre de ses mains et si on fait des pincements ou des piqûres dans l'eau qui s'y trouve contenue, le sujet accuse, souvent avec une extrême vivacité, les sensations correspondantes, comme s'il était lui-même piqué ou pincé.

***

Quand je lus, il y a près de vingt ans, le récit de ces étranges expériences rapportées par les journaux d'alors, je m'empressai d'essayer de les reproduire. Les essais que je fis tout d'abord avec trois sujets différents ne me donnèrent que des résultats négatifs, et je n'étais pas loin de croire que les résultats obtenus par M. de Rochas devaient être dus à quelque suggestion faite involontairement et inconsciemment par l'expérimentateur à ses sujets. A ma grande surprise, un quatrième essai fait avec un sujet nouveau, dans des conditions d'où toute suggestion était délibérément exclue, fit tout à

coup surgir le phénomène devant moi, et j'ai eu depuis lors l'occasion de l'étudier dans un assez grand nombre de circonstances.

***

J'ai même été amené à supposer que ce phénomène de l'extériorisation de la sensibilité est moins exceptionnel qu'il ne paraît, et qu'il doit se produire normalement chez tout le monde, mais avec une intensité tellement faible qu'il est impossible de s'en rendre compte à moins de disposer d'un révélateur ou réactif suffisamment puissant. Dans l'espèce, ce révélateur ne peut être que le système nerveux d'un sujet. Voici la double expérience qui semble vérifier cette hypothèse. Je me souviens de l'avoir faite aux environs de 1889, en présence de M. Beurdeley, alors maire du huitième arrondissement. Après avoir tenu dans mes mains le verre d'eau pendant le temps nécessaire pour l'imprégner de ma sensibilité si j'avais été sujet moi-même, je le remis au sujet, préalablement endormi et aveuglé par un épais bandeau et lui ordonnai de plonger dans l'eau deux ou trois doigts de sa main droite. A partir de ce moment, toutes les pipûres, tous les pincements, etc., pratiqués sur ma personne furent ressentis sympathiquement par le sujet placé à l'autre extrémité de la pièce, face au mur. Même sympathie bizarre entre lui et moi, tandis que je lui tenais la main et qu'une tierce personne éloignée de nous piquait ou pinçait l'eau du verre posé sur une table à côté d'elle.

J'ai pu obtenir plus récemment, avec un autre sujet, la communication directe des deux sensibilités, sans aucun contact entre le sujet et l'opérateur, à l'aide de deux verres d'eau préalablement tenus par l'un et l'autre et reliés par un fil de cuivre. Ce petit dispositif était placé à l'extrémité de la pièce. Le sujet et l'opérateur étaient séparés par un assez large intervalle, et toutes les sensations provoquées chez celui-ci (pincement, piqûre, frôlement, tiraillement des cheveux, souffle chaud, souffle froid, mêmes sensations du goût) étaient simultanément ressenties par celui-là. Dès qu'on interrompait la communication entre les deux verres en soulevant le fil de cuivre, la sympathie disparaissait ; elle reparaissait aussitôt que le fil plongeait de nouveau ses deux extrémités dans l'un et l'autre.

***

Je ne crois pas qu'on puisse opposer à ces expériences, du moins dans les conditions où je les ai faites, l'objection facile et traditionnelle de la suggestion. J'ai toujours pris soin de bander hermétiquement les yeux des sujets, et d'opérer dans le plus profond silence, sans donner d'explication aux assistants, sans poser de questions aux sujets, précautions absolument indispensables si l'on ne veut pas se duper soi-même dans un ordre aussi délicat de recherches. Mais on pourrait objecter la *transmission de pensée*, c'est-à-dire

prétendre que le sujet lit en quelque sorte dans le cerveau de l'opérateur et devine instantanément ses sensations ou ses pensées de manière à les réaliser au fur et à mesure. Cette interprétation me paraît difficile à concilier avec ce fait que, dans l'expérience précédemment rapportée, je fus très surpris de voir tout à coup s'interrompre la communication de sensibilité entre le sujet et moi ; car j'ignorais que la personne chargée de tenir le fil de cuivre avait trouvé plaisant de retirer de l'eau une de ses extrémités. Néanmoins de nouvelles et nombreuses expériences seraient évidemment nécessaires pour élucider la nature d'un phénomène aussi incompréhensible, d'autant plus que le fait de la transmission de pensée est à peine moins merveilleux et moins obscur que celui de l'extériorisation de la sensibilité.

Aussi tous ceux qui voudraient voir ces passionnantes recherches aboutir enfin à des résultats positifs souhaitent-ils ardemment qu'elles soient poursuivies d'une façon méthodique dans des laboratoires spéciaux par des spécialistes imbus de l'esprit scientifique et au courant de toutes les exigences et de toutes les ressources de la méthode expérimentale, au lieu d'être abandonnées, comme elles le sont encore à peu près exclusivement aujourd'hui, à des curieux de bonne volonté, sans parler des charlatans qui les exploitent et les discréditent.

E. BOIRAC,
*Recteur de l'Académie de Dijon.*

---

## LES SOURCIERS

### La baguette a fait merveille hier.

De tous les baguettisants accourus des régions les plus éloignées de France pour venir faire la preuve du mystérieux pouvoir de la baguette devant le Congrès de psychologie expérimentale, un baguettisant, de l'avis même de ses pairs, devait remporter tous les succès, M. Probst, chercheur de sources et de métaux, de Buglose, près de Dax.

M. Probst devait, hier matin, dans le laboratoire du Dr Gustave Le Bon, procéder à une expérience convaincante, une expérience décisive.

La baguette de bambou que M. Probst affectionne et en la vertu de laquelle il a la plus grande confiance lui sert, dit-il, à reconnaître non seulement les eaux vives, les cavités souterraines, mais aussi à déceler minerais et métaux.

— A l'aide de ma baguette, avait-il dit, j'ai pu, placé à plus d'un kilomètre de l'endroit où on faisait l'expérience, dire l'instant où un expérimentateur mettait en contact le fil d'une ligne télégraphique et un morceau de fer aimanté, une pièce d'or, d'argent ou de nickel et préciser la nature de ces divers métaux.

« Un ingénieur des mines belge me remit deux morceaux de minerai enveloppés dans du papier opaque et me donna une liste de vingt minerais, parmi lesquels se trouvaient les noms des deux échantillons à analyser. Je trouvai de la cassitérite et du wolfram.

« C'était exact. »

MM. Probst et Ferron vinrent ensemble pour procéder aux expériences proposées.

Le Dr Gustave Le Bon avait préparé cinq nouvelles enveloppes cachetées contenant cinq morceaux d'argent, de plomb, de cuivre rouge, d'aluminium et de zinc.

MM. Probst et Ferron réussirent les cinq essais. Les enveloppes numérotées avaient été placées sur le sol. M. Probst opéra le premier, M. Ferron le second. On leur donna la liste des cinq métaux.

Ils trouvèrent pour l'enveloppe 1 du plomb, pour l'enveloppe 8 de l'aluminium, de l'argent pour l'enveloppe 7, du zinc pour l'enveloppe 4 et du cuivre pour l'enveloppe 2.

Ni le Dr Gustave Le Bon, ni les assistants ne firent aucun signe d'assentiment ou de dénégation tant que l'expérience ne fût pas complètement terminée et les cinq métaux nommés.

La liste de M. Le Bon fut examinée. Les résultats indiqués par les baguettisants étaient exacts.

— Cette expérience, nous dit le Dr Gustave Le Bon, est surprenante, et il semble bien que le problème mérite d'être creusé. Je ne crois pas que le calcul des probabilités puisse mettre sur le compte du hasard cinq coïncidences.

On demanda aux deux baguettisants de refaire l'expérience du louis d'or caché dans une main.

MM. Probst et Ferron trouvèrent le louis cinq fois sur six. Mais on cite des séries de coïncidences allant jusqu'à 24 et souvent jusqu'à 12 ou 15.

Le Dr Le Bon conclut en affirmant que tout de même il y a quelque chose dans la baguette... Quelque chose qui mérite d'être étudié scientifiquement.

# RAYONS V

*Le commandant Darget a adressé à M. Dastre, et ensuite au journal* LE MATIN, *pour être insérée, la lettre suivante :*

**Le Commandant Darget à M. Dastre,**
membre de l'Académie des Sciences.

Monsieur,

Je viens de lire votre interview dans *Le Matin* du 3 mars, dans lequel vous dites :

« Je crois qu'il faudra procéder, pour élucider le mystère de la baguette « divinatoire, baguette de coudrier pour les uns, de chêne, pour les autres, « baguette simple, baguette fourchue, etc..., d'une façon analogue à celle « employée au moment où l'on a voulu savoir si l'existence des rayons V « était réelle. »

Votre phrase, ainsi formulée, a une allure tendancieuse dans le sens de la négative, relativement à l'existence des rayons V.

Or, si vous avez procédé à des expériences sur les rayons V, comme je suis le premier intéressé, indépendamment des lecteurs de 137 journaux différents dont j'ai reçu les découpures depuis un mois, j'aurais eu beaucoup de plaisir à en être prévenu.

A cet effet je vous écrivais, à la date du 5 novembre, lorsque la Commission pour l'examen des rayons V, dont vous faisiez partie, était déjà nommée depuis le mois de juillet :

« Je vous présente une lumière nouvelle, sortie du corps humain, que « j'ai obtenue également avec des animaux, des végétaux et certains miné- « raux, et je viens vous prier d'expérimenter vous-même.

« Je vous envoie donc deux vitroses enveloppées chacune d'une première « enveloppe portant de l'écriture imprimée et manuscrite, d'une deuxième « noire opaque et d'une troisième rouge.

« Ensuite vous pouvez essayer de nouveau avec des plaques que vous au- « rez enveloppées vous-même. »

Je terminais ma lettre en disant :

« De même que je vous envoie des plaques enveloppées pour expérimen- « ter, de même je vous prie de m'en envoyer, scellées de votre cachet, que « je vous remettrai toujours cachetées pour être mises par vous-même dans « le révélateur. »

La première fois que j'ai eu l'honneur de vous voir et de vous apprendre que M. Darboux, le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, allait

former une Commission pour examiner mes travaux, je vous ai montré différents clichés portant les écritures en blanc, en noir, en blanc et noir sur la même plaque ; d'autres écritures étaient colorées en rouge, jaune, vert et couleurs intermédiaires.

D'autres écritures étaient métallisées, dorées, argentées ou bronzées.

Je vous ai montré que, non seulement les diverses encres, mais encore les différents crayons, noir, rouge, bleu, impressionnaient les plaques tantôt en positif, tantôt en négatif, selon la nature du fluide émis, ce qu'un électricien appellerait la longueur d'onde ou la fréquence.

Je vous ai fait voir également que je pouvais séparer le gélatino-bromure, c'est-à-dire le côté sensible de la plaque, de l'écriture de la première enveloppe par un intercalaire de papier blanc ; et que même j'avais obtenu de l'écriture par le côté opposé de la couche sensible des vitroses.

Et vous m'avez dit alors que vous étiez d'avis que le corps humain émettait des radiations, que vous le saviez depuis longtemps et que vous seriez heureux de faire partie de la Commission, ce que j'écrivis à M. le Secrétaire perpétuel qui vous en nomma membre selon votre désir et aussi le mien.

Pour mieux accentuer ma découverte, je vous envoyai plus tard des photographies provenant de clichés non enveloppés, nus, obtenus à sec, sans contact, en les mettant tout simplement à un demi-pouce au-dessus de mon front, ou en les magnétisant avec les mains. A notre quatrième entrevue, le 9 novembre, vous m'avez dit, en nous quittant, que vous m'écririez bientôt en me proposant de faire une expérience.

C'est votre lettre devant me faire cette proposition, que j'ai toujours attendue en vain.

Et c'est moi maintenant qui viens vous prier d'expérimenter conformément aux propositions que je vous avais faites et que j'ai renouvelées dans la présente lettre.

A noter que, ce n'est pas moi qui ai découvert le fluide vital qui a existé de toute éternité quoique l'Académie ne l'ait pas encore admis.

Il a été mis en évidence par Mesmer, et beaucoup de ses continuateurs, sous le nom de Magnétisme animal.

J'ai seulement découvert que ce fluide pouvait être photographié, et rendu, par ce moyen, sensible à la vue, d'une manière permanente et incontestable.

Donc le problème posé est celui-ci :

1° Le Magnétisme animal, ou fluide vital, ou rayons V, existe-t-il ?

2° Peut-il être photographié ?

3° Quel est le premier expérimentateur qui l'a photographié ?

C'est à votre Commission de répondre.

Je vous prie d'agréer...

Commandant DARGET.

# Pour la Revue Spirite. — Pour le Spiritisme

Oui, c'est pour la Revue fondée par Allan Kardec, c'est pour le Spiritisme que nous faisons appel non seulement à nos amis et aux amis de nos amis, mais à tous ceux encore qu'ils sauront amener à nous et rallier à l'étude de nos croyances par leurs paroles, par leurs écrits, par leur exemple. Que les uns et les autres s'entendent pour venir grossir nos rangs, afin qu'il nous soit donné d'obtenir plus de puissance encore, pour répandre l'enseignement que nous ont révélé les Esprits, en d'innombrables messages parlés et écrits, obtenus sur tous les points du globe, enseignement qui vient nous montrer le but suprême de la vie, de toutes nos vies. Ce but, un de nos maîtres, vient de le préciser en ces termes :

« Ce but, c'est la libération par le travail, par l'effort, par l'étude, par la souffrance, par la lente éducation de l'âme à travers toutes les conditions de la vie sociale, qu'elle doit subir tour à tour, la libération du mal, de l'erreur, de la passion, de l'ignorance ; c'est l'art d'apprendre à penser par soi-même, à juger, à comprendre toutes les harmonies, toutes les lois sublimes du sublime Univers. C'est la conquête de la beauté, de la liberté, de la bonté : la beauté de la forme fluidique, du corps éthéré qui se transforme, s'illumine et s'épanouit à mesure que l'esprit s'éclaire, se purifie et s'élève, la beauté de l'âme qui s'enrichit de qualités morales, de forces et de facultés nouvelles. »

Nous qui écrivons ces lignes, nous sentons tous les jours grandir nos devoirs ; mais nous sentons aussi que nos forces restreintes sont, dans leur isolement, impuissantes à les réaliser ; et c'est pourquoi nous faisons un appel énergique à nos amis, pour qu'ils nous aident dans notre tâche, et nous permettent de leur dire que nos devoirs deviennent leurs devoirs.

Et c'est ici que nous devons convenir que notre autorité morale ne pourra s'accroître qu'autant que s'accroîtra elle-même notre puissance financière. Car les livres et les revues, chacun le sait, ne s'impriment pas gratuitement. Le loyer, les impôts, la direction, les employés, les frais d'administration, tout cela se paye. Nous sommes pour nous-mêmes désintéressés; mais nous avons le vif désir de réduire les prix de certains ouvrages pour les populariser, de contribuer à la création de groupes et de sociétés, d'appliquer l'esprit et la méthode spirites à toutes les améliorations sociales, d'organiser des conférences, créer des bibliothèques, etc. Pour tout cela il faut de toute nécessité une contribution matérielle de chacun proportionnée à ses moyens, mais avant tout une grande entente morale entre tous les initiateurs du mouvement qui se prépare.

Que chacun de ceux qui nous lisent et nous comprennent apporte donc au moins une adhésion nouvelle à la *Revue Spirite* et à son œuvre.

Chaque abonné nouveau, ce n'est pas seulement dix francs de plus dans la caisse de la *Revue*, c'est un accroissement constant de la puissance utile, — nous ne disons pas de notre *Revue*, mais de notre doctrine ; — car nous ne prétendons pas être seuls à défendre le spiritisme : nous avons heureusement beaucoup de confrères, aussi convaincus, aussi ardents que nous, et nous avons bien soin du reste, sur le dos de la couverture de notre *Revue*, de faire connaître le titre et le prix de leurs publications respectives. Mais, il n'en est pas moins vrai, tous les spirites le savent, — que la *Revue Spirite* a été fondée par le maître Allan Kardec et que, pendant près de trente ans, elle a, à peu près seule en France, défendu, soutenu et propagé dans le monde entier la doctrine spirite.

Aujourd'hui, loin de croire sa tâche terminée, elle est convaincue qu'une ère nouvelle s'ouvre à elle pour des efforts nouveaux. Elle estime, après toutes les déclarations, toutes les affirmations qu'elle a reçues et ne cesse de recevoir de toutes parts, que la science spirite est pour tous ceux qui la possèdent une véritable fortune morale, incomparablement plus solide et plus durable que la fortune matérielle. Et elle a de plus constaté que, à l'inverse de cette dernière, plus cette fortune est divisée en d'autres mains, plus elle s'accroît.

C'est pour cela qu'elle vous dit : amis, cette fortune n'exige de vous que de bien faibles sacrifices matériels, mais en revanche beaucoup d'efforts moraux. Partagez donc le plus que vous pourrez votre fortune entre vos frères et vous doublerez, vous décuplerez votre richesse.

La puissance et la grandeur du Spiritisme autant que sa large diffusion ne peuvent et ne doivent dépendre non pas que des sacrifices, des efforts et du dévouement de quelques-uns, mais des sacrifices, des efforts, du dévouement et surtout de l'entente fraternelle et cordiale de tous les spirites.

LA DIRECTION.

---

*Pensée du mois de juin.*

*Le besoin qui pousse l'homme à respirer lui prouve seul que l'air est nécessaire à sa vie ! L'instinct de la prière prouve aussi à l'âme l'efficacité de la prière : prions donc ! et vous qui nous avez inspiré cette merveilleuse communication avec vous, avec les êtres, avec les mondes invisibles ! vous, mon Dieu, exaucez nous beaucoup ! exaucez-nous au delà de nos désirs !* (LAMARTINE. — *Voyage en Orient.*)

*Le Directeur-Gérant :* PAUL LEYMARIE.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN